William Shakespeare
Traducteur : François Guizot

Beaucoup de bruit pour rien

vousnousils
l'e-mag de l'éducation

casden
BANQUE POPULAIRE

Beaucoup de bruit pour rien

casden.fr
coût de connexion
selon votre opérateur

Retrouvez-nous chez

BANQUE POPULAIRE

William Shakespeare
Traducteur : François Guizot

Beaucoup de bruit pour rien

Notice sur *Beaucoup de bruit pour rien*

L'histoire de Ginévra, dans le cinquième chant de l'*Arioste*, a quelque rapport avec la fiction romanesque de cette pièce ; plusieurs critiques, et entre autres Pope, ont cru que le *Roland Furieux* avait été la source où Shakespeare avait puisé. On remarque aussi dans plusieurs anciens romans de chevalerie des épisodes qui rappellent la calomnie de don Juan, et la mort supposée d'Héro ; mais c'est dans les histoires tragiques que Belleforest a empruntées à Bandello qu'on trouve la nouvelle qui a évidemment fourni à Shakespeare l'idée de *Beaucoup de bruit pour rien*.

> « Pendant que Pierre d'Aragon tenait sa cour à Messine, un certain baron, Timbrée de Cardone, favori du prince, devint amoureux de Fénicia, fille de Léonato, gentilhomme de la ville : sa fortune, la faveur du roi, et ses qualités personnelles plaidèrent si bien sa cause, que Timbrée fut en peu de temps l'amant préféré de Fénicia, et obtint l'agrément de Léonato pour l'épouser.
> La nouvelle en vint aux oreilles d'un jeune gentilhomme appelé Girondo-Olerio-Valentiano, qui depuis longtemps cherchait vainement à faire impression sur le cœur de Fénicia. Jaloux du bonheur de Timbrée, il ne songe plus qu'à le traverser, et met dans ses intérêts un autre jeune homme qui, affectant pour Timbrée un zèle officieux, va le prévenir qu'un de ses amis faisait de fréquentes visites nocturnes à sa fiancée, et offre de lui donner le soir même les preuves de sa perfidie.
> Timbrée accepte ; il suit son guide qui lui fait voir en effet son prétendu rival, qui n'était qu'un valet travesti, montant par une échelle de corde dans l'appartement de Fénicia. Timbrée ne veut pas d'autre éclaircissement, et dès le lendemain il va retirer sa parole, et révèle à Léonato la trahison de sa fille.
> Fénicia, accablée de cet affront, s'évanouit et ne reprend ses sens qu'au bout de sept heures. Tout Messine la croit morte, car elle-même, résolue de renoncer au monde, se fait transporter secrètement à la campagne, chez un de ses oncles, pendant qu'on célèbre ses funérailles.
> Le remords poursuit partout Girondo ; il se décide à faire à Timbrée l'aveu de sa coupable calomnie ; il le mène à l'église, auprès du tombeau de Fénicia, se met à genoux, offre un poignard à son rival, et, lui présentant son sein, le conjure de frapper le meurtrier de la fille de Léonato.
> Timbrée lui pardonne, et court lui-même chez Léonato lui offrir toute sa fortune en réparation de sa crédule jalousie ; le vieillard refuse, et n'exige de Timbrée que la promesse d'accepter une autre épouse de sa main.
> Quelque temps après il le conduit à sa campagne et lui présente Fénicia sous le nom de Lucile, et comme sa nièce. Fénicia était tellement changée, qu'elle ne fut reconnue qu'à la fin de la noce, et lorsqu'une tante de la mariée ne put garder plus longtemps le secret ; » tel est l'extrait succinct de la nouvelle du prolixe Bandello.

On verra quel intérêt dramatique le poète a ajouté à ce récit déjà intéressant. La scène de l'église, où Claudio accuse hautement Héro, est vraiment tragique. Combien est touchant l'appel que fait la fille de Léonato à son innocence ! Quelle profonde connaissance du cœur humain décèle le caractère de ce don Juan, cet homme essentiellement insociable, pour qui faire le mal est un besoin, et qui s'irrite contre les bienfaits de son propre frère !

Mais les personnages les plus brillants et les plus animés de la pièce sont Bénédick et Béatrice. Que d'originalité dans leurs dialogues, où l'on trouve quelquefois, il est vrai, un peu trop de liberté ! Leur aversion pour le mariage, leur conversion subite, fournissent une foule de situations des plus comiques. Les deux constables, Dogberry et Verges, avec leur suffisance, leurs graves niaiseries et leurs lourdes bévues, sont des modèles de naturel.

Il y a dans cette pièce un heureux mélange de sérieux et de gaieté qui en fait une des plus charmantes productions de Shakespeare : c'est encore une de celles que l'on revoit avec le plus de plaisir sur le théâtre de Londres. Bénédick était un des rôles favoris de Garrick, qui y faisait admirer toute la souplesse de son talent.

Selon le docteur Malone, la comédie de *Beaucoup de bruit pour rien* aurait été composée en 1600, et imprimée la même année.

Personnages

DON PÈDRE, prince d'Aragon.
LÉONATO, gouverneur de Messine.
DON JUAN, frère naturel de don Pèdre.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pèdre.
BÉNÉDICK, jeune seigneur de Padoue, autre favori de don Pèdre.
BALTHAZAR, domestique de don Pèdre.
ANTONIO, frère de Léonato.
BORACHIO, CONRAD, attachés à don Juan.
DOGBERRY, VERGES, deux constables.
UN SACRISTAIN.
UN MOINE.
UN VALET.
HÉRO, fille de Léonato.
BÉATRICE, nièce de Léonato.
MARGUERITE, URSULE, dames attachées à HÉRO.
MESSAGERS, GARDES ET VALETS.

La scène est à Messine.

Acte premier

Scène I

Terrasse devant le palais de Léonato.
Entrent Léonato, Héro, Béatrice et autres, avec un messager.

LÉONATO
J'apprends par cette lettre que don Pèdre d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER
À l'heure qu'il est, il doit en être fort près. Nous n'étions pas à trois lieues lorsque je l'ai quitté.

LÉONATO
Combien avez-vous perdu de soldats dans cette affaire ?

LE MESSAGER
Très peu d'aucun genre et aucun de connu.

LÉONATO
C'est une double victoire, quand le vainqueur ramène au camp ses bataillons entiers. Je lis ici que don Pèdre a comblé d'honneurs un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER
Bien mérités de sa part et bien reconnus par don Pèdre. – Claudio a surpassé les promesses de son âge ; avec les traits d'un agneau, il a fait les exploits d'un lion. Il a vraiment trop dépassé toutes les espérances pour que je puisse espérer de vous les raconter.

LÉONATO
Il a ici dans Messine un oncle qui en sera bien content.

LE MESSAGER
Je lui ai déjà remis des lettres, et il a paru éprouver beaucoup de joie, et même à un tel excès, que cette joie n'aurait pas témoigné assez de modestie sans quelque signe d'amertume.

LÉONATO
Il a fondu en larmes ?

LE MESSAGER

Complètement.

LÉONATO

Doux épanchements de tendresse ! Il n'est pas de visages plus francs que ceux qui sont ainsi baignés de larmes. Ah ! qu'il vaut bien mieux pleurer de joie que de rire de ceux qui pleurent !

BÉATRICE

Je vous supplierai de m'apprendre si le signor Montanto (*Montanto* est un des anciens termes de l'escrime et s'appliquait à un fier-à-bras, à un bravache) revient de la guerre ici ou non.

LE MESSAGER

Je ne connais point ce nom, madame. Nous n'avions à l'armée aucun officier d'un certain rang portant ce nom.

LÉONATO

De qui vous informez-vous, ma nièce ?

HÉRO

Ma cousine veut parler du seigneur Bénédick de Padoue.

LE MESSAGER

Oh ! il est revenu ; et tout aussi plaisant que jamais.

BÉATRICE

Il mit un jour des affiches (Il était d'usage parmi les gladiateurs d'écrire des billets portant des défis. Flight et bird bolt étaient différentes sortes de flèches) dans Messine, et défia Cupidon dans l'art de tirer de longues flèches ; le fou de mon oncle qui lut ce défi répondit pour Cupidon, et le défia à la flèche ronde. – De grâce, combien a-t-il exterminé, dévoré d'ennemis dans cette guerre ? Dites-moi simplement combien il en a tué, car j'ai promis de manger tous les morts de sa façon.

LÉONATO

En vérité, ma nièce, vous provoquez trop le seigneur Bénédick ; mais il est bon pour se défendre, n'en doutez pas.

LE MESSAGER

Il a bien servi, madame, dans cette campagne.

BÉATRICE

Vous aviez des vivres gâtés, et il vous a aidé à les consommer. C'est un très vaillant mangeur ; il a un excellent estomac.

LE MESSAGER

Il est aussi bon soldat, madame.

BÉATRICE

Bon soldat près d'une dame ; mais en face d'un homme, qu'est-il ?

LE MESSAGER

C'est un brave devant un brave, un homme en face d'un homme. Il y a en lui l'étoffe de toutes les vertus honorables.

BÉATRICE

C'est cela en effet ; Bénédick n'est rien moins qu'un homme étoffé (*A stuffed man*), mais quant à l'étoffe ; – eh bien ! nous sommes tous mortels.

LÉONATO

Il ne faut pas, monsieur, mal juger de ma nièce. Il règne une espèce de guerre enjouée entre elle et le seigneur Bénédick. Jamais ils ne se rencontrent sans qu'il y ait entre eux quelque escarmouche d'esprit.

BÉATRICE

Hélas ! il ne gagne rien à cela. Dans notre dernier combat, quatre de ses cinq sens s'en allèrent tout éclopés, et maintenant tout l'homme est gouverné par un seul. Pourvu qu'il lui reste assez d'instinct pour se tenir chaudement, laissons-le-lui comme l'unique différence qui le distingue de son cheval : car c'est le seul bien qui lui reste pour avoir quelque droit au nom de créature raisonnable. – Et quel est son compagnon maintenant ? Car chaque mois il se donne un nouveau frère d'armes.

LE MESSAGER

Est-il possible ?

BÉATRICE

Très possible. Il garde ses amitiés comme la forme de son chapeau, qui change à chaque nouveau moule.

LE MESSAGER

Madame, je le vois bien, ce gentilhomme n'est pas sur vos tablettes.

BÉATRICE

Oh ! non ; si j'y trouvais jamais son nom, je brûlerais toute la bibliothèque. – Mais dites-moi donc, je vous prie, quel est son frère d'armes ? N'avez-vous pas quelque jeune écervelé qui veuille faire avec lui un voyage chez le diable ?

LE MESSAGER

Il vit surtout dans la compagnie du noble Claudio.

BÉATRICE

Bonté du ciel ! il s'attachera à lui comme une maladie. On le gagne plus promptement que la peste ; et quiconque en est pris extravague à l'instant. Que Dieu protège le noble Claudio ! Si par malheur il est *pris* du Bénédick, il lui en coûtera mille livres pour s'en guérir.

LE MESSAGER

Je veux, madame, être de vos amis.

BÉATRICE

Je vous y engage, mon bon ami !

LÉONATO

Vous ne deviendrez jamais folle, ma nièce.

BÉATRICE

Non, jusqu'à ce que le mois de janvier soit chaud.

LE MESSAGER

Voici don Pèdre qui s'approche.

(Entrent don Pèdre, accompagné de Balthazar et autres domestiques, Claudio, Bénédick, don Juan.)

DON PÈDRE

Don seigneur Léonato, vous venez vous-même chercher les embarras. Le monde est dans l'usage d'éviter la dépense ; mais vous courez au-devant.

LÉONATO

Jamais les embarras n'entrèrent chez moi sous la forme de Votre Altesse ; car, l'embarras parti, le contentement resterait. Mais quand vous me quittez, le chagrin reste et le bonheur s'en va.

DON PÈDRE

Vous acceptez votre fardeau de trop bonne grâce. Je crois que c'est là votre fille.

LÉONATO

Sa mère me l'a dit bien des fois.

BÉNÉDICK

En doutiez-vous, seigneur, pour lui faire si souvent cette demande ?

LÉONATO

Nullement, seigneur Bénédick ; car alors vous étiez un enfant.

DON PÈDRE

Ah ! la botte a porté, Bénédick. Nous pouvons juger par là de ce que vous valez, à présent que vous êtes un homme. – En vérité, ses traits nomment son père. Soyez heureuse, madame, vous ressemblez à un digne père.

(Don Pèdre s'éloigne avec Léonato.)

BÉNÉDICK

Si le seigneur Léonato est son père, elle ne voudrait pas pour tout Messine avoir sa tête sur les épaules tout en lui ressemblant comme elle fait.

BÉATRICE

Je m'étonne que le seigneur Bénédick ne se rebute point de parler. Personne ne prend garde à lui.

BÉNÉDICK

Ah ! ma chère madame Dédaigneuse ! vous vivez encore ?

BÉATRICE

Et comment la Dédaigneuse mourrait-elle, lorsqu'elle trouve à ses dédains un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédick ? La courtoisie même ne peut tenir en votre présence ; il faut qu'elle se change en dédain.

BÉNÉDICK

La courtoisie est donc un renégat ? – Mais tenez pour certain que, vous seule exceptée, je suis aimé de toutes les dames, et je voudrais que mon cœur se laissât persuader d'être un peu moins dur ; car franchement je n'en aime aucune.

BÉATRICE

Grand bonheur pour les femmes ! Sans cela, elles seraient importunées par un pernicieux soupirant. Je remercie Dieu et la froideur de mon sang ; je suis là-dessus de votre humeur. J'aime mieux entendre mon chien japper aux corneilles, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICK

Que Dieu vous maintienne toujours dans ces sentiments ! Ce seront quelques honnêtes gens de plus dont le visage échappera aux égratignures qui les attendent.

BÉATRICE

Si c'étaient des visages comme le vôtre, une égratignure ne pourrait les rendre pires.

BÉNÉDICK

Eh bien ! vous êtes une excellente institutrice de perroquets.

BÉATRICE

Un oiseau de mon babil vaut mieux qu'un animal du vôtre.

BÉNÉDICK

Je voudrais bien que mon cheval eût la vitesse de votre langue et votre longue haleine. – Allons, au nom de Dieu, allez votre train ; moi j'ai fini.

BÉATRICE

Vous finissez toujours par quelque algarade de rosse ; je vous connais de loin.

DON PÈDRE

Voici le résumé de notre entretien. – Seigneur Claudio et seigneur Bénédick, mon digne ami Léonato vous a tous invités. Je lui dis que nous resterons ici au moins un mois ; il prie le sort d'amener quelque évènement qui puisse nous y retenir davantage. Je jurerais qu'il n'est point hypocrite et qu'il le désire du fond de son cœur.

LÉONATO

Si vous le jurez, monseigneur, vous ne serez point parjure. (À don Juan.) – Souffrez que je vous félicite, seigneur : puisque vous êtes réconcilié au prince votre frère, je vous dois tous mes hommages.

DON JUAN

Je vous remercie : je ne suis point un homme à longs discours ; je vous remercie.

LÉONATO

Plaît-il à Votre Altesse d'ouvrir la marche ?

DON PÈDRE

Léonato, donnez-moi la main ; nous irons ensemble.

(Tous entrent dans la maison, excepté Bénédick et Claudio.)

CLAUDIO

Bénédick, avez-vous remarqué la fille du seigneur Léonato ?

BÉNÉDICK

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO

N'est-ce pas une jeune personne modeste ?

BÉNÉDICK

Me questionnez-vous sur son compte, en honnête homme, pour savoir tout simplement ce que je pense, ou bien voudriez-vous m'entendre parler, suivant ma coutume, comme le tyran déclaré de son sexe ?

CLAUDIO

Non : je vous prie, parlez sérieusement.

BÉNÉDICK

Eh bien ! en conscience, elle me paraît trop petite pour un grand éloge, trop brune pour un bel éloge. (*Fair*, beau et blond.) Toute la louange que je peux lui accorder, c'est de dire que si elle était tout autre qu'elle est, elle ne serait pas belle ; étant ce qu'elle est, elle ne me plaît pas.

CLAUDIO

Vous croyez que je veux rire. Je vous en prie, dites-moi sincèrement comment vous la trouvez.

BÉNÉDICK

Voulez-vous en faire emplette, que vous preniez des informations sur elle ?

CLAUDIO

Le monde entier suffirait-il à payer un pareil bijou ?

BÉNÉDICK

Oh ! sûrement, et même encore un étui pour le mettre. – Mais parlez-vous sérieusement, ou prétendez-vous faire le mauvais plaisant pour nous dire que l'amour sait très bien trouver des lièvres, et que Vulcain est un habile charpentier ? Allons, dites-nous sur quelle gamme il faut chanter pour être d'accord avec vous ?

CLAUDIO

Elle est à mes yeux la plus aimable personne que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICK

Je vois encore très bien sans lunettes, et je ne vois rien de cela : il y a sa cousine qui, si elle n'était pas possédée d'une furie, la surpasserait en beauté autant que le premier jour de mai l'emporte sur le dernier jour de décembre ; mais j'espère que vous n'avez pas dans l'idée de vous faire mari ? Serait-ce votre intention ?

CLAUDIO

Quand j'aurais juré le contraire, je me méfierais de moi-même, si Héro voulait être ma femme.

BÉNÉDICK

En êtes-vous là ? D'honneur ? Quoi ! n'est-il donc pas un homme au monde qui veuille porter son bonnet sans inquiétude ? Ne reverrai-je de ma vie un garçon de soixante ans ? Allez, puisque vous voulez absolument vous mettre sous le joug, portez-en la triste empreinte, et passez les dimanches à soupirer. – Mais voilà don Pèdre qui revient vous chercher lui-même.

(Don Pèdre rentre.)

DON PÈDRE

Quel mystère vous arrêtait donc ici, que vous ne nous ayez pas suivis chez Léonato ?

BÉNÉDICK

Je voudrais que Votre Altesse m'obligeât à le lui dire.

DON PÈDRE

Je vous l'ordonne, sur votre fidélité.

BÉNÉDICK

Vous entendez, comte Claudio. Je puis être aussi discret qu'un muet de naissance, et c'est là l'idée que je voudrais vous donner de moi. – Mais *sur ma fidélité* : remarquez-vous ces mots : *Sur ma fidélité*. – Il est amoureux. De qui ? Ce serait maintenant à Votre Altesse à me faire la question. Observez comme la réponse est courte. – D'Héro, la courte fille de Léonato.

CLAUDIO

Si la chose était, il vous l'aurait bientôt dit.

BÉNÉDICK

C'est comme le vieux conte, monseigneur : « Cela n'est pas, cela n'était pas. » Mais en vérité, à Dieu ne plaise que cela arrive !

CLAUDIO

Si ma passion ne change pas bientôt, à Dieu ne plaise qu'il en soit autrement !

DON PÈDRE

Ainsi soit-il ! si vous l'aimez ; car la jeune personne en est bien digne.

CLAUDIO

Vous parlez ainsi pour me sonder, seigneur.

DON PÈDRE

Sur mon honneur, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO

Et sur ma parole, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDICK

Et moi, sur mon honneur et sur ma parole, j'ai dit ce que je pensais.

CLAUDIO

Je sens que je l'aime.

DON PÈDRE

Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICK

Je ne sens pas qu'on doive l'aimer, je ne sais pas qu'elle en soit digne, c'est là l'opinion que le feu ne pourrait détruire en moi. Je mourrai dans mon dire sur l'échafaud.

DON PÈDRE

Tu fus toujours un hérétique obstiné à l'endroit de la beauté.

CLAUDIO

Et jamais il n'a pu soutenir son rôle que par la force de sa volonté.

BÉNÉDICK

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie ; je lui adresse aussi mes humbles remerciements pour m'avoir élevé ; mais je refuse de porter sur mon front une corne pour appeler les chasseurs, ou suspendre mon cor de chasse à un baudrier invisible ; c'est ce que toutes les femmes me pardonneront. Comme je ne veux pas leur faire l'affront de me défier d'une seule, je me rends la justice de ne me fier à aucune ; et ma peine (dont je ne serai que plus présentable) sera de vivre garçon.

DON PÈDRE

Avant que je meure, je veux te voir pâle d'amour.

BÉNÉDICK

De maladie, de faim ou de colère, seigneur ; mais jamais d'amour. Prouvez une fois que l'amour me coûte plus de sang que le vin ne m'en saurait rendre, et alors je vous permets de me crever les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades, et de me suspendre à la porte d'un mauvais lieu comme l'enseigne de l'aveugle Cupidon.

DON PÈDRE

Bien ! si jamais tu trahis ce vœu, tu nous fourniras un fameux argument.

BÉNÉDICK

Si je le trahis, pendez-moi comme un chat dans une bouteille (Dans quelques provinces d'Angleterre, on enfermait autrefois un chat avec de la suie dans

une bouteille de bois (semblable à la gourde des bergers), et on la suspendait à une corde. Celui qui pouvait en briser le fond en courant, et être assez adroit pour échapper à la suie et au chat qui tombait alors, était le héros de ce divertissement cruel), et tirez-moi dessus ; et qu'on frappe sur l'épaule à celui qui me touchera en l'appelant Adam (Adam Bell, fameux archer).

DON PÈDRE

Allons, le temps en décidera : « Avec le temps, le buffle sauvage en vient à porter le joug. »

BÉNÉDICK

Le buffle sauvage, oui ; mais si le sensé Bénédick porte jamais un joug, arrachez les cornes du buffle, et plantez-les sur mon front ; qu'on fasse de moi un tableau grossier, et, en lettres aussi grosses que celles où l'on écrit : « Ici, bon cheval à louer », faites tracer sur ma figure : « Ici, on peut voir Bénédick, l'homme marié. »

CLAUDIO

Si jamais cela t'arrive, tu seras fou à lier.

DON PÈDRE

Bon ! si Cupidon n'a pas épuisé son carquois dans Venise, il te fera bientôt trembler.

BÉNÉDICK

Je m'attends aussitôt à un tremblement de terre.

DON PÈDRE

Eh bien ! temporisez d'heure en heure ; mais cependant, seigneur Bénédick, rendez-vous chez Léonato, faites-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai point de me trouver au souper ; car il a fait de grands préparatifs.

BÉNÉDICK

J'ai presque tout ce qu'il me faut pour faire un tel message ; ainsi je vous recommande…

CLAUDIO

À la garde de Dieu, daté de ma maison, si j'en avais une.

DON PÈDRE

Le six de juillet, votre féal ami, Bénédick.

BÉNÉDICK

Ne raillez pas, ne raillez pas ! Le corps de votre discours est souvent vêtu de simples franges dont les morceaux sont très légèrement faufilés ; ainsi,

avant de lancer plus loin de vieux sarcasmes, examinez votre conscience ; et là-dessus, je vous laisse.

(Bénédick sort.)

CLAUDIO

Mon prince, Votre Altesse peut maintenant me faire du bien.

DON PÈDRE

C'est à toi d'instruire mon amitié ; apprends-lui seulement comment elle peut te servir, et tu verras combien elle sera docile à retenir tout ce qui pourra te faire du bien, quelque difficile que soit la leçon.

CLAUDIO

Léonato a-t-il des fils, mon seigneur ?

DON PÈDRE

Il n'a d'autre enfant que Héro. Elle est son unique héritière ; vous sentez-vous du penchant pour elle, Claudio ?

CLAUDIO

Ah ! seigneur, quand vous passâtes pour aller terminer cette guerre, je ne la vis que de l'œil d'un soldat à qui elle plaisait, mais qui avait en main une tâche plus rude que celle de changer ce goût en amour ; à présent que je suis revenu ici, et que les pensées guerrières ont laissé leur place vacante, au lieu d'elles viennent une foule de désirs tendres et délicats qui me répètent combien la jeune Héro est belle, et me disent que je l'aimais avant d'aller au combat.

DON PÈDRE

Te voilà bientôt un véritable amant. Déjà tu fatigues ton auditeur d'un volume de paroles. Si tu aimes la belle Héro, eh bien ! aime-la. Je ferai les ouvertures auprès d'elle et de son père, et tu l'obtiendras. N'est-ce pas dans ces vues que tu as commencé à me filer une si belle histoire ?

CLAUDIO

Quel doux remède vous offrez à l'amour ! À son teint vous nommez son mal. De peur que mon penchant ne vous parût trop soudain, je voulais m'aider d'un plus long récit.

DON PÈDRE

Et pourquoi faut-il que le pont soit plus large que la rivière ? La meilleure raison pour accorder, c'est la nécessité. Tout ce qui peut te servir ici est convenable. En deux mots, tu aimes, et je te fournirai le remède à cela. – Je

sais qu'on nous apprête une fête pour ce soir ; je jouerai ton rôle sous quelque déguisement, et je dirai à la belle Héro que je suis Claudio ; j'épancherai mon cœur dans son sein, je captiverai son oreille par l'énergie et l'ardeur de mon récit amoureux ; ensuite j'en ferai aussitôt l'ouverture à son père ; et pour conclusion, elle sera à toi. Allons de ce pas mettre ce plan en exécution.

(Ils sortent.)

Scène II

Appartement dans la maison de Léonato.
Léonato et Antonio paraissent.

LÉONATO

Eh bien ! mon frère, où est mon neveu, votre fils ? A-t-il pourvu à la musique ?

ANTONIO

Il en est très occupé. – Mais, mon frère, j'ai à vous apprendre d'étranges nouvelles auxquelles vous n'avez sûrement pas rêvé encore.

LÉONATO

Sont-elles bonnes ?

ANTONIO

Ce sera suivant l'évènement ; mais elles ont bonne apparence et s'annoncent bien. Le prince et le comte Claudio se promenant tout à l'heure ici dans une allée sombre de mon verger, ont été secrètement entendus par un de mes gens. Le prince découvrait à Claudio qu'il aimait ma nièce, votre fille ; il se proposait de le lui confesser cette nuit pendant le bal, et s'il la trouvait consentante, il projetait de saisir l'occasion aux cheveux et de s'en ouvrir à vous, sans tarder.

LÉONATO

L'homme qui vous a dit ceci a-t-il un peu d'intelligence ?

ANTONIO

C'est un garçon adroit et fin. Je vais l'envoyer chercher. Vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO

Non, non. Regardons la chose comme un songe, jusqu'à ce qu'elle se montre elle-même. Je veux seulement en prévenir ma fille, afin qu'elle ait une réponse prête, si par hasard ceci se réalisait. (Plusieurs personnes traversent le théâtre.) Allez devant et avertissez-la. – Cousins, vous savez ce que vous avez à faire. – Mon ami, je vous demande pardon ; venez avec moi, et j'emploierai vos talents. – Mes chers cousins, aidez-moi dans ce moment d'embarras.

(Tous sortent.)

Scène III

Un autre appartement dans la maison de Léonato.
Entrent don Juan et Conrad.

CONRAD

Quel mal avez-vous, seigneur ? D'où vous vient cette tristesse extrême ?

DON JUAN

Comme la cause de mon chagrin n'a point de bornes, ma tristesse est aussi sans mesure.

CONRAD

Vous devriez entendre raison.

DON JUAN

Et quand je l'aurais écoutée, quel fruit m'en reviendrait-il ?

CONRAD

Sinon un remède actuel, du moins la patience.

DON JUAN

Je m'étonne qu'étant né, comme tu le dis, sous le signe de Saturne, tu veuilles appliquer un topique moral à un mal désespéré. Je ne puis cacher ce que je suis ; il faut que je sois triste lorsque j'en ai sujet. Je ne sais sourire aux bons mots de personne. Je veux manger quand j'ai appétit, sans attendre le loisir de personne ; dormir lorsque je me sens assoupi, et ne jamais veiller aux intérêts de personne ; rire quand je suis gai, et ne flatter le caprice de personne.

CONRAD

Oui, mais vous ne devez pas montrer votre caractère à découvert que vous ne le puissiez sans contrôle. Naguère vous avez pris les armes contre votre frère, et il vient de vous rendre ses bonnes grâces ; il est impossible que vous preniez racine dans son amitié, si vous ne faites pour cela le beau temps. C'est à vous de préparer la saison qui doit favoriser votre récolte.

DON JUAN

J'aimerais mieux être la chenille de la haie qu'une rose par ses bienfaits. Le dédain général convient mieux à mon humeur que le soin de me composer un extérieur propre à ravir l'amour de qui que ce soit. Si l'on ne peut me nommer un flatteur honnête homme, du moins on ne peut nier que je ne sois

un franc ennemi. Oui, l'on se fie à moi en me muselant, ou l'on m'affranchit en me donnant des entraves. Aussi, j'ai résolu de ne point chanter dans ma cage. Si j'avais la bouche libre, je voudrais mordre ; si j'étais libre, je voudrais agir à mon gré : en attendant, laisse-moi être ce que je suis ; ne cherche point à me changer.

CONRAD

Ne pouvez-vous tirer aucun parti de votre mécontentement ?

DON JUAN

J'en tire tout le parti possible, car je ne m'occupe que de cela. – Qui vient ici ? Quelles nouvelles, Borachio ?

(Entre Borachio.)

BORACHIO

J'arrive ici d'un grand souper. Léonato traite royalement le prince votre frère, et je puis vous donner connaissance d'un mariage projeté.

DON JUAN

Est-ce une base sur laquelle on puisse bâtir quelque malice ? Nomme-moi le fou qui est si pressé de se fiancer à l'inquiétude.

BORACHIO

Eh bien ! c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN

Qui ? Le merveilleux Claudio ?

BORACHIO

Lui-même.

DON JUAN

Un beau chevalier ! Et à qui, à qui ? Sur qui jette-t-il les yeux ?

BORACHIO

Diantre ! – Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN

Poulette précoce de mars ! Comment l'as-tu appris ?

BORACHIO

Comme on m'avait traité en parfumeur, et que j'étais chargé de sécher une chambre qui sentait le moisi, j'ai vu venir à moi Claudio et le prince se

tenant par la main. Leur conférence était sérieuse ; je me suis caché derrière la tapisserie ; de là je les ai entendus concerter ensemble que le prince demanderait Héro pour lui-même, et qu'après l'avoir obtenue il la céderait au comte Claudio.

DON JUAN

Venez, venez, suivez-moi ; ceci peut devenir un aliment pour ma rancune. Ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute. Si je puis lui nuire en quelque manière, je travaille pour moi en tous sens. Vous êtes deux hommes sûrs : vous me servirez ?

CONRAD

Jusqu'à la mort, seigneur.

DON JUAN

Allons nous rendre à ce grand souper : leur fête est d'autant plus brillante qu'ils m'ont subjugué. Je voudrais que le cuisinier fût du même avis que moi ! – Irons-nous essayer ce qu'il y a à faire ?

BORACHIO

Nous accompagnerons Votre Seigneurie.

(Ils sortent.)

Acte deuxième

Scène I

Une salle du palais de Léonato.
Léonato, Antonio, Héro, Béatrice et autres.

LÉONATO

Le comte Jean n'était-il pas au souper ?

ANTONIO

Je ne l'ai point vu.

BÉATRICE

Quel air aigre a ce gentilhomme ! Je ne puis jamais le voir sans sentir une heure après des cuissons à l'estomac (*Heart-burn*).

HÉRO

Il est d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE

Un homme parfait serait celui qui tiendrait le juste milieu entre lui et Bénédick. L'un ressemble trop à une statue qui ne dit mot, l'autre au fils aîné de ma voisine, qui babille sans cesse.

LÉONATO

Ainsi moitié de la langue du seigneur Bénédick dans la bouche du comte Jean ; et moitié de la mélancolie du comte Jean sur le front du seigneur Bénédick…

BÉATRICE

Avec bon pied, bon œil et de l'argent dans sa bourse, mon oncle, un homme comme celui-là pourrait gagner telle femme qui soit au monde, pourvu qu'il sût lui plaire.

LÉONATO

Vous, ma nièce, vous ne gagnerez jamais un époux, si vous avez la langue si bien pendue.

ANTONIO

En effet, elle est trop maligne.

BÉATRICE

Trop maligne, c'est plus que maligne ; car il est dit que « Dieu envoie à une vache maligne des cornes courtes (*Dat Deus inutili cornua curta bovi*) » ; mais à une vache trop maligne, il n'en envoie point.

LÉONATO

Ainsi, parce que vous êtes trop maligne, Dieu ne vous enverra point de cornes.

BÉATRICE

Justement, s'il ne m'envoie jamais de mari ; et pour obtenir cette grâce, je le prie à genoux chaque matin et chaque soir. Bon Dieu ! je ne pourrais supporter un mari avec de la barbe au menton ; j'aimerais mieux coucher sur la laine.

LÉONATO

Vous pourriez tomber sur un mari sans barbe.

BÉATRICE

Eh ! qu'en pourrais-je faire ? Le vêtir de mes robes et en faire ma femme de chambre ? Celui qui porte barbe n'est plus un enfant ; et celui qui n'en a point est moins qu'un homme. Or celui qui n'est plus un enfant n'est pas mon fait, et je ne suis pas le fait de celui qui est moins qu'un homme. C'est pourquoi je prendrai six sous pour arrhes du conducteur d'ours, et je conduirai ses singes en enfer (Un vieux proverbe disait : *Les vieilles pucelles conduisent les singes en enfer*).

LÉONATO

Quoi donc ? vous iriez donc en enfer ?

BÉATRICE

Non, seulement jusqu'à la porte ; et là le diable me viendra recevoir avec des cornes au front comme un vieux misérable, et me dira : « Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel ; il n'y a pas ici de place pour vous autres filles » : c'est ainsi que je remets là mes singes et que je vais trouver saint Pierre pour entrer au ciel ; il me montre l'endroit où se tiennent les célibataires, et je mène avec eux joyeuse vie tout le long du jour.

ANTONIO

Très bien, ma nièce. (À Héro.) J'espère que vous vous laisserez guider par votre père.

BÉATRICE

Oui, sans doute, c'est le devoir de ma cousine de faire la révérence, et de dire : « Mon père, comme il vous plaira. » Mais, cousine, malgré tout, que

le cavalier soit bien tourné ; sans quoi, doublez la révérence et dites : « Mon père, comme il vous plaira. »

LÉONATO

J'espère bien un jour vous voir aussi pourvue d'un mari, ma nièce.

BÉATRICE

Non pas avant que la Providence fasse les maris d'une autre pâte que la terre. N'y a-t-il pas de quoi désespérer une femme de se voir régentée par un morceau de vaillante poussière, d'être obligée de rendre compte de sa vie à une motte de marne bourrue ? Non, mon oncle, je n'en veux point. Les fils d'Adam sont mes frères, et sincèrement je tiens pour péché de me marier dans ma famille.

LÉONATO

Ma fille, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Si le prince vous fait quelques instances de ce genre, vous savez votre réponse.

BÉATRICE

Si l'on ne vous fait pas la cour à propos, cousine, la faute en sera dans la musique. Si le prince devient trop importun, dites-lui qu'on doit suivre en tout une mesure, dansez-lui votre réponse. Écoutez bien, Héro, la triple affaire de courtiser, d'épouser et de se repentir est une gigue écossaise, un menuet et une sarabande. Les premières propositions sont ardentes et précipitées comme la gigue écossaise, et tout aussi bizarres. Ensuite, l'hymen grave et convenable est comme un vieux menuet plein de décorum. Après suit le repentir qui, de ses deux jambes éclopées, tombe de plus en plus dans la sarabande jusqu'à ce qu'il descende dans le tombeau.

LÉONATO

Ma nièce, vous voyez les choses d'un trop mauvais côté.

BÉATRICE

J'ai de bons yeux, mon oncle, je peux voir une église en plein midi.

LÉONATO

Voici les masques. (À Antonio.) Allons, mon frère, faites placer.

(Entrent don Pèdre, Claudio, Bénédick, Balthazar, don Juan, Borachio, Marguerite, Ursule, et une foule d'autres masques.)

DON PÈDRE, abordant Héro.

Daignerez-vous, madame, vous promener avec un ami (*Friend*, un ami ; nous disons encore *un bon ami*, dans le même sens) ?

HÉRO

Pourvu que vous vous promeniez lentement, que vous me regardiez avec douceur, et que vous ne disiez rien, je suis à vous pour la promenade ; et surtout si je sors pour me promener.

DON PÈDRE

Avec moi pour votre compagnie ?

HÉRO

Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PÈDRE

Et quand vous plaira-t-il de me le dire ?

HÉRO

Lorsque vos traits me plairont. Mais Dieu nous préserve que le luth ressemble à l'étui.

DON PÈDRE

Mon masque est le toit de Philémon ; Jupiter est dans la maison.

HÉRO

En ce cas, pourquoi votre masque n'est-il pas en chaume ?

DON PÈDRE

Parlez bas, si vous parlez d'amour.

(Héro et don Pèdre s'éloignent.)

BÉNÉDICK

(Tout ce dialogue de Marguerite avec Bénédick est attribué, par d'autres, à Balthazar.)

Eh bien ! je voudrais vous plaire !

MARGUERITE

Je ne vous le souhaite pas pour l'amour de vous-même. J'ai mille défauts.

BÉNÉDICK

Nommez-en un.

MARGUERITE

Je dis tout haut mes prières.

BÉNÉDICK

Vous m'en plaisez davantage. L'auditoire peut répondre « ainsi soit-il ».

MARGUERITE

Veuille le ciel me joindre à un bon danseur !

BÉNÉDICK

Ainsi soit-il !

MARGUERITE

Et Dieu veuille l'ôter de ma vue quand la danse sera finie ! Répondez, sacristain.

BÉNÉDICK

Tout est dit ; le sacristain a sa réponse.

URSULE

Je vous connais du reste ; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO

En un mot, non.

URSULE

Je vous reconnais au balancement de votre tête !

ANTONIO

À dire la vérité, je le contrefais un peu.

URSULE

Il n'est pas possible de le contrefaire si bien, à moins d'être lui ; et voilà sa main sèche (Comme signe d'un tempérament froid. Nous disons encore : *Vous avez les mains fraîches, vous devez être fidèle*) d'un bout à l'autre. Vous êtes Antonio, vous êtes Antonio.

ANTONIO

En un mot, non.

URSULE

Bon, bon ; croyez-vous que je ne vous reconnaisse pas à votre esprit ? Le mérite se peut-il cacher ? Allons, chut ! vous êtes Antonio ; les grâces se trahissent toujours ; et voilà tout.

BÉATRICE

Vous ne voulez pas me dire qui vous a dit cela ?

BÉNÉDICK

Non ; vous me pardonnerez ma discrétion.

BÉATRICE

Ni me dire qui vous êtes ?

BÉNÉDICK

Pas pour le moment.

BÉATRICE

On a donc prétendu que j'étais dédaigneuse, et que je puisais mon esprit dans les *Cent joyeux contes* (*The hundred merry tales*, collection populaire d'anecdotes licencieuses et de facéties sans finesse, publiée par John Rastell, au commencement du XVIe siècle, et réimprimée, il y a quelques années, par M. Singer, sous le titre : *Shakespeare's Jest Book*). Allons, c'est le seigneur Bénédick qui a dit cela.

BÉNÉDICK

Qui est-ce ?

BÉATRICE

Oh ! je suis sûr que vous le connaissez bien.

BÉNÉDICK

Pas du tout, croyez-moi.

BÉATRICE

Comment, il ne vous a jamais fait rire ?

BÉNÉDICK

De grâce, qui est-ce ?

BÉATRICE

C'est le bouffon du prince, un fou insipide. Tout son talent consiste à débiter d'absurdes médisances. Il n'y a que des libertins qui puissent se plaire en sa compagnie ; et encore ce n'est pas son esprit qui le leur rend agréable, mais bien sa méchanceté ; il plaît aux hommes et les met en colère. On rit de lui, et on le bâtonne. Je suis sûre qu'il est dans le bal. Oh ! je voudrais bien qu'il fût venu m'agacer.

BÉNÉDICK

Dès que je connaîtrai ce cavalier, je lui dirai ce que vous dites.

BÉATRICE

Oui, oui ; j'en serai quitte pour un ou deux traits malicieux ; et encore si par hasard ils ne sont pas remarqués ou s'ils ne font pas rire, le voilà frappé de mélancolie. Et c'est une aile de perdrix d'économisée, car l'insensé ne soupe pas ce soir-là. (On entend de la musique dans l'intérieur.) Il faut suivre ceux qui conduisent.

BÉNÉDICK

Dans toutes les choses bonnes à suivre.

BÉATRICE

D'accord. Si l'on me conduit vers quelque mauvais pas, je les quitte au premier détour.

(Danse. Tous sortent ensuite, excepté don Juan, Borachio et Claudio.)

DON JUAN

Sûrement mon frère est amoureux d'Héro ; je l'ai vu tirant le père à l'écart pour lui en faire l'ouverture. Les dames la suivent, et il ne reste qu'un seul masque.

BORACHIO

Et ce masque est Claudio, je le reconnais à sa démarche.

DON JUAN

Seriez-vous le seigneur Bénédick ?

CLAUDIO

Vous ne vous trompez point, c'est moi.

DON JUAN

Seigneur, vous êtes fort avancé dans les bonnes grâces de mon frère ; il est épris de Héro. Je vous prie de le dissuader de cette idée. Héro n'est point d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez jouer en ceci le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO

Comment savez-vous qu'il l'aime ?

DON JUAN

Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO

Et moi aussi ; il lui jurait de l'épouser cette nuit.

DON JUAN, bas à Borachio.

Viens ; allons au banquet.

(Don Juan et Borachio se retirent.)

CLAUDIO seul.

Je réponds ainsi sous le nom de Bénédick ; mais c'est de l'oreille de Claudio que j'entends ces fatales nouvelles ! Rien n'est plus certain. Le prince fait

la cour pour son propre compte. Dans toutes les affaires humaines, l'amitié se montre fidèle, hormis dans les affaires d'amour ; que tous les cœurs amoureux se servent de leur propre langue ; que l'œil négocie seul pour lui-même, et ne se fie à aucun agent. La beauté est une enchanteresse, et la bonne foi qui s'expose à ses charmes se dissout en sang (Allusion aux figures de cire des sorcières. Une ancienne superstition leur attribuait aussi le pouvoir de changer l'eau et le vin en sang). C'est une vérité dont la preuve s'offre à toute heure, et dont je ne me défiais pas ! Adieu donc, Héro.

(Rentre Bénédick.)

BÉNÉDICK

Le comte Claudio ?

CLAUDIO

Oui, lui-même.

BÉNÉDICK, ôtant son masque.

Voulez-vous me suivre ? Marchons.

CLAUDIO

Où ?

BÉNÉDICK

Au pied du premier saule, comte, pour vos affaires. Comment voulez-vous porter la guirlande que nous tresserons ? À votre cou comme la chaîne d'un usurier (Parure des citoyens opulents du temps de Shakespeare), ou sous le bras comme l'écharpe d'un capitaine ? Il faut la porter de façon ou d'autre, car le prince s'est emparé de votre Héro.

CLAUDIO

Je lui souhaite beaucoup de bonheur avec elle.

BÉNÉDICK

Vraiment vous parlez comme un honnête marchand de bétail ; voilà comme ils vendent leurs bœufs. – Mais auriez-vous cru que le prince vous eût traité de cette manière ?

CLAUDIO

De grâce, laissez-moi.

BÉNÉDICK

Oh ! voilà que vous frappez comme un aveugle. C'est l'enfant qui vous a dérobé votre viande, et vous battez la borne (Allusion à l'aveugle de Lazarille de Tormes).

CLAUDIO

Puisqu'il ne vous plaît pas de me laisser, je vous laisse, moi.

(Il sort.)

BÉNÉDICK

Hélas ! pauvre oiseau blessé, il va se glisser dans quelque haie. Mais… que Béatrice me connaisse si bien… et pourtant me connaisse si mal ! Le bouffon du prince ! Ah ! il se pourrait bien qu'on me donnât ce titre, parce que je suis jovial. – Non, je suis sujet à me faire injure à moi-même ; je ne passe point pour cela. C'est l'esprit méchant, envieux de Béatrice, qui se dit le monde, et me peint sous ces couleurs. Fort bien, je me vengerai de mon mieux.

(Entrent don Pèdre, Héro et Léonato.)

DON PÈDRE

Ah ! signor, où trouverai-je le comte ? L'avez-vous vu ?

BÉNÉDICK

Ma foi, seigneur, je viens de jouer le rôle de dame Renommée. J'ai trouvé ici le comte, aussi mélancolique qu'une cabane dans une garenne (« Ce qui reste de la fille de Sion est comme une cabane dans un vignoble, comme une loge nocturne dans un jardin de concombres. » *Isaïe*, chap. 1). Je lui dis, et je crois avoir dit vrai, que Votre Altesse avait conquis les bonnes grâces de cette jeune dame. Puis je lui offre de l'accompagner jusqu'à un saule, soit pour lui tresser une guirlande, comme à un amant délaissé, ou pour lui fournir un faisceau de verges, comme à un homme qui mériterait d'être fouetté.

DON PÈDRE

D'être fouetté ! Et quelle est sa faute ?

BÉNÉDICK

La sottise d'un écolier qui, dans sa joie d'avoir trouvé un nid d'oiseau, le montre à son camarade, et celui-ci le vole.

DON PÈDRE

Traiterez-vous de faute une marque de confiance ? La faute est au voleur.

BÉNÉDICK

Et cependant il n'eût pas été mal à propos qu'on eut préparé et les verges et la guirlande. Le comte aurait pu porter la guirlande, et il aurait pu donner les verges à Votre Altesse qui, à ce que je crois, lui a volé son nid d'oiseaux.

DON PÈDRE

Je ne veux que leur apprendre à chanter, et les rendre ensuite à leur légitime maître.

BÉNÉDICK

Si leur chant s'accorde avec votre langage, vous parlez en honnête homme.

DON PÈDRE

La signora Béatrice vous prépare une querelle. Le cavalier qui dansait avec elle lui a dit que vous lui faisiez beaucoup de tort.

BÉNÉDICK

Oh ! elle m'a maltraité à faire perdre patience à un bloc ! Un chêne, n'ayant plus qu'une feuille verte, lui aurait répondu. Mon masque même commençait à prendre vie et à la quereller. Elle m'a dit, sans se douter qu'elle me parlait à moi-même, que j'étais le bouffon du prince, et que j'étais plus insipide qu'un grand dégel. Entassant sarcasmes sur sarcasmes, avec une habileté inconcevable, elle m'en a tant dit que je suis resté comme un homme en butte aux traits de toute une armée qui tire sur lui. Ses propos sont des poignards ; chaque mot vous tue. Si son souffle était aussi terrible que ses expressions, il n'y aurait auprès d'elle personne en vie, elle lancerait la mort jusqu'au pôle. – Eût-elle tous les biens dont Adam fut le maître, avant qu'il eût transgressé, je ne voudrais pas d'elle pour mon épouse. Elle eût fait tourner la broche à Hercule, et aurait fendu sa massue pour entretenir le feu. Allons, ne me parlez pas d'elle, c'est l'infernale Até (Déesse de la vengeance ou de la discorde) bien habillée. Plût à Dieu que quelque clerc daignât la conjurer ! Car, tant qu'elle sera sur cette terre, on pourrait vivre en enfer aussi tranquillement que dans un sanctuaire ; et les gens pèchent exprès afin d'y arriver plus tôt, tant la peine, le trouble et l'horreur la suivent partout.

(Rentrent Claudio et Béatrice.)

DON PÈDRE

Regardez, la voici qui vient.

BÉNÉDICK

Voulez-vous m'envoyer au bout du monde pour votre service ? Je vais à l'instant aux antipodes sous le plus léger prétexte que vous puissiez inventer. Je cours vous chercher un cure-dent aux dernières limites de l'Asie, prendre la mesure du pied du Prêtre Jean (Souverain de l'Abyssinie, ou de la Haute-Asie), vous chercher un poil de la barbe du grand Cham, négocier quelque ambassade chez les Pygmées, plutôt que de soutenir un entretien de trois paroles avec cette harpie. N'avez-vous aucun emploi à me confier ?

DON PÈDRE

Nul autre que de tenir à votre bonne compagnie.

BÉNÉDICK

Ô Dieu ! seigneur, vous avez céans un mets qui n'est pas de mon goût ; je ne puis souffrir madame *Caquet*.

(Il sort.)

DON PÈDRE

Je vous apprends, madame, que vous avez perdu le cœur du seigneur Bénédick.

BÉATRICE

Il est vrai, prince, qu'il me l'a prêté jadis un moment, et je lui en donnai l'intérêt, un cœur double pour un cœur simple. Il m'a regagné son cœur avec des dés pipés. Ainsi Votre Altesse fait bien de dire que je l'ai perdu.

DON PÈDRE

Vous l'avez mis par terre, madame, vous l'avez mis par terre.

BÉATRICE

Je serais bien fâchée qu'il prît un jour sa revanche sur moi, seigneur ; je craindrais trop d'être la mère de quelques imbéciles. – J'ai amené le comte Claudio que j'ai envoyé chercher.

DON PÈDRE

Eh bien ! qu'avez-vous, comte ? Pourquoi êtes-vous triste ?

CLAUDIO

Seigneur, je ne suis point triste.

DON PÈDRE

Qu'êtes-vous donc ? Malade ?

CLAUDIO

Ni malade, seigneur.

BÉATRICE

Le comte n'est ni triste ni malade, ni bien portant ni gai. – Mais vous êtes poli, comte, poli comme une orange, et un peu de la même teinte jalouse.

DON PÈDRE

Sérieusement, madame, je crois votre blason fidèle ; et cependant si Claudio est ainsi, je lui jure que ses soupçons sont injustes. – Voilà, Claudio, j'ai fait la cour en votre nom ; et la belle Héro s'est rendue. Je viens de sonder son père ; il donne son agrément. Indiquez le jour du mariage, et que Dieu vous rende heureux.

LÉONATO

Comte, recevez ma fille de ma main, et avec elle ma fortune. Son Altesse a fait le mariage, et que tous y applaudissent.

BÉATRICE

Parlez, comte, c'est votre tour.

CLAUDIO

Le silence est l'interprète le plus éloquent de la joie. Je ne serais que faiblement heureux si je pouvais dire combien je le suis. (À Héro.) Si vous êtes à moi, madame, je suis à vous ; je me donne en échange de vous, et suis passionnément heureux de ce marché.

BÉATRICE

Parlez, ma cousine ; ou si vous ne pouvez pas, fermez-lui la bouche par un baiser, et ne le laissez pas parler non plus.

DON PÈDRE

En vérité, mademoiselle, vous avez le cœur gai.

BÉATRICE

Oui, monseigneur, je l'en remercie ; le pauvre diable se tient toujours contre le vent du souci. – Ma cousine lui dit à l'oreille qu'il habite dans son cœur.

CLAUDIO

Et c'est en effet ce qu'elle me dit, ma cousine.

BÉATRICE

Bon Dieu ! voilà donc encore une alliance ! – C'est ainsi que chacun entre dans le monde ; il n'y a que moi qui sois brûlée du soleil (J'ai perdu ma beauté, les maris seront rares). Il faut que j'aille m'asseoir dans un coin, pour crier : « Holà ! un mari ! »

DON PÈDRE

Béatrice, je veux vous en procurer un.

BÉATRICE

J'aimerais mieux en avoir un de la main de votre père. Votre Altesse n'aurait-elle point un frère qui lui ressemble ? Votre père faisait d'excellents maris… si une pauvre fille pouvait atteindre jusqu'à eux.

DON PÈDRE

Voudriez-vous de moi, madame ?

BÉATRICE

Non, monseigneur, à moins d'en avoir un second pour les jours ouvrables. Votre Altesse est d'un trop grand prix pour qu'on s'en serve tous les jours ; mais je vous prie, pardonnez-moi, je suis née pour dire toujours des folies qui n'ont point de fond.

DON PÈDRE

Votre silence seul me blesse. La gaieté est ce qui vous sied le mieux. Sans aucun doute, vous êtes née dans une heure joyeuse.

BÉATRICE

Non sûrement, seigneur, ma mère criait, mais une étoile dansait alors, et je naquis sous son aspect. – Cousins, que Dieu vous donne le bonheur !

LÉONATO

Ma nièce, voulez-vous voir à cette chose dont je vous ai parlé ?

BÉATRICE

Ah ! je vous demande pardon, mon oncle ; avec la permission de Votre Altesse.

(Elle sort.)

DON PÈDRE

Voilà sans contredit une femme enjouée.

LÉONATO

Il est vrai, seigneur, que la mélancolie est un élément qui domine peu chez elle ; elle n'est sérieuse que quand elle dort, encore pas toujours. J'ai ouï dire à ma fille que Béatrice rêvait à des malheurs et se réveillait à force de rire.

DON PÈDRE

Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'un mari.

LÉONATO

Oh ! du tout. Elle décourage tous les aspirants par ses railleries.

DON PÈDRE

Ce serait une femme parfaite pour Bénédick.

LÉONATO

Ah ! Seigneur ! s'ils étaient mariés, monseigneur, seulement huit jours, ils deviendraient fous à force de parler.

DON PÈDRE

Comte Claudio, quand vous proposez-vous d'aller à l'église ?

CLAUDIO

Demain, seigneur : le temps se traîne sur des béquilles jusqu'à ce que l'Amour ait vu ses rites accomplis.

LÉONATO

Pas avant lundi, mon cher fils. C'est juste dans huit jours, et le temps est déjà trop court.

DON PÈDRE

Allons, vous secouez la tête à un si long délai ; mais je vous garantis, Claudio, que le temps ne nous pèsera pas ; je veux dans l'intervalle entreprendre un des travaux d'Hercule. C'est d'amener le seigneur Bénédick et Béatrice à avoir l'un pour l'autre une montagne d'amour ; je voudrais en faire un mariage, et je ne doute pas d'en venir à bout, si vous voulez bien tous trois me prêter l'aide que je vous demanderai.

LÉONATO

Monseigneur, comptez sur moi, dussé-je passer dix nuits sans dormir.

CLAUDIO

Seigneur, j'en dis autant.

DON PÈDRE

Et vous aussi, aimable Héro ?

HÉRO

Je ferai tout ce qu'on pourra faire avec convenance, seigneur, pour procurer à ma cousine un bon mari.

DON PÈDRE

Et des maris que je connais, Bénédick n'est pas celui qui promet le moins ; je puis lui donner cet éloge ; il est d'un sang illustre, d'une valeur reconnue, d'une honnêteté prouvée. Je vous enseignerai à disposer votre cousine à devenir amoureuse de Bénédick ; tandis que moi, soutenu de mes deux amis, je me charge d'opérer sur Bénédick. En dépit de son esprit vif et de son estomac particulier, je veux qu'il s'enflamme pour Béatrice. Si nous pouvons réussir, Cupidon cesse d'être un archer : toute sa gloire nous appartiendra, comme aux seuls dieux de l'amour. Entrez avec moi, et je vous expliquerai mon projet.

(Ils sortent.)

Scène II

Appartement du palais de Léonato.
Entrent don Juan et Borachio.

DON JUAN

C’est une affaire conclue, le comte Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO

Oui, seigneur ; mais je puis traverser cette affaire.

DON JUAN

Tout obstacle, toute entrave, toute machination sera un baume pour mon cœur. Je suis malade de la haine que je lui porte, et tout ce qui pourra contrarier ses inclinations s’accordera avec les miennes. – Comment feras-tu pour entraver le mariage ?

BORACHIO

Ce ne sera pas par des voies honnêtes, seigneur ; mais elles seront si secrètes, qu’on ne pourra m’accuser de malhonnêteté.

DON JUAN

Vite, dis-moi comment.

BORACHIO

Je croyais vous avoir dit, seigneur, il y a un an, combien j’étais dans les bonnes grâces de Marguerite, suivante d’Héro.

DON JUAN

Je m’en souviens.

BORACHIO

Je puis, à une heure indue de la nuit, la charger de se montrer au balcon de l’appartement de sa maîtresse.

DON JUAN

Qu’y a-t-il là qui soit capable de tuer ce mariage (*What life is in that to be the death of this marriage* ?) ?

BORACHIO

Le poison, c’est à vous à l’extraire, seigneur. Allez trouver le prince votre frère, ne craignez point de lui dire qu’il compromet son honneur, en unissant

l'illustre Claudio, dont vous faites le plus grand cas, à une vraie prostituée, comme Héro.

DON JUAN

Quelle preuve en fournirai-je ?

BORACHIO

Une preuve assez forte pour abuser le prince, tourmenter Claudio, perdre Héro, et tuer Léonato. Avez-vous quelque autre but ?

DON JUAN

Seulement pour les désoler, il n'est rien que je n'entreprenne.

BORACHIO

Allons donc, trouvez-moi une heure propice pour attirer à l'écart don Pèdre et Claudio. Dites-leur que vous savez qu'Héro m'aime. Affectez du zèle pour le prince et pour le comte, comme si vous veniez conduit par l'intérêt que vous prenez à l'honneur de votre frère qui a fait ce mariage, et à la réputation de son ami qui se laisse ainsi tromper par les dehors de cette fille… que vous avez découvert être fausse. Ils ne le croiront guère sans preuve ; offrez-en une qui ne sera pas moins que de me voir à la fenêtre de la chambre d'Héro ; entendez-moi dans la nuit appeler Marguerite, Héro, et Marguerite me nommer Borachio. Amenez-les pour voir cela la nuit même qui précédera le mariage projeté ; car dans l'intervalle, je conduirai l'affaire de façon à ce qu'Héro soit absente, et sa déloyauté paraîtra si évidente que le soupçon sera nommé certitude, et tous les préparatifs seront abandonnés.

DON JUAN

Quelque revers possible que l'évènement amène, je veux suivre ton dessein. Sois adroit dans le maniement de tout ceci, et ton salaire est de mille ducats.

BORACHIO

Soyez vous-même ferme dans l'accusation, et mon adresse n'aura pas à rougir.

DON JUAN

Je vais de ce pas m'informer du jour de leur mariage.

Scène III

Le jardin de Léonato.
Entrent Bénédick et un page.

BÉNÉDICK

Page !

LE PAGE

Seigneur ?

BÉNÉDICK

Sur la fenêtre de ma chambre est un livre ; apporte-le-moi dans le verger.

LE PAGE

Me voilà déjà ici, seigneur.

BÉNÉDICK

Je le vois bien, mais je voudrais que tu t'en fusses allé et te voir de retour. (Le page sort.) Je suis étonné qu'un homme qui voit combien un autre homme est sot, qui se dévoue à l'amour, après avoir ri de cette folie dans autrui, puisse lui-même ensuite consentir à servir de texte à son propre mépris, en devenant lui-même amoureux ; et Claudio est ainsi. J'ai vu le temps où il ne connaissait d'autre musique que le fifre et le tambour ; aujourd'hui il aimerait mieux entendre le tambourin et la flûte. J'ai vu le temps où il aurait fait dix milles à pied pour voir une bonne armure ; à présent il veillera dix nuits pour méditer sur la façon d'un nouveau pourpoint. Il avait coutume de parler simplement et d'aller au but comme un honnête homme et un soldat ; maintenant le voilà puriste ; ses phrases ressemblent à un festin bizarre, tant il y a de plats étranges. Se pourrait-il qu'en voyant avec mes yeux, je fusse jamais métamorphosé comme lui ? Je ne sais qu'en dire ; mais je ne crois pas. Je ne jurerais pas qu'un beau matin l'Amour ne pût me transformer en huître ; mais j'en fais le serment, qu'avant qu'il ait fait de moi une huître, il ne fera jamais de moi un sot comme le comte : une femme est belle, et cependant je vais bien ; une autre est aimable, cependant je vais bien ; une autre est vertueuse, cependant je vais bien. Non, jusqu'au jour où toutes les grâces seront réunies dans une seule femme, aucune ne trouvera grâce auprès de moi. Elle sera riche, cela est certain ; sage, ou je ne veux point d'elle ; vertueuse, ou jamais je ne la marchanderai ; belle, ou je ne regarderai jamais son visage ; douce, ou qu'elle ne m'approche pas ; noble, ou je n'en donnerais pas un ducaton ; elle saura bien causer, sera bonne musicienne ;

et ses cheveux seront de la couleur qu'il plaira à Dieu. – Ah ! voici le prince et monsieur l'*Amour*. Il faut me cacher dans le bosquet.

(Il se retire.)
(Entrent don Pèdre, Léonato et Claudio.)

DON PÈDRE

Venez ; irons-nous écouter cette musique ?

CLAUDIO

Très volontiers, seigneur. – Que la soirée est calme ! Elle semble faire silence pour favoriser l'harmonie.

DON PÈDRE

Voyez-vous où Bénédick s'est caché ?

CLAUDIO

Oh ! très bien, seigneur ; la musique finie, nous saurons bien attraper ce renard aux aguets.

(Balthazar entre avec des musiciens.)

DON PÈDRE

Venez, Balthazar ; répétez-nous cette chanson.

BALTHAZAR

Oh ! mon bon seigneur, ne forcez pas une aussi vilaine voix à faire plus d'une fois tort à la musique.

DON PÈDRE

Déguiser ses propres perfections, c'est toujours la preuve du grand talent. Chantez, je vous en supplie, et ne me laissez pas vous supplier plus longtemps.

BALTHAZAR

Puisque vous parlez de supplier, je chanterai : maint amant adresse ses vœux à un objet qu'il n'en juge pas digne ; et pourtant il prie, et jure qu'il aime.

DON PÈDRE

Allons ! commence, je te prie ; ou si tu veux disputer plus longtemps, que ce soit en notes.

BALTHAZAR

Notez bien avant mes notes, qu'il n'y a pas une de mes notes qui vaille la peine d'être notée.

DON PÈDRE

Eh ! mais, ce sont des croches que ses paroles, *notes, notez, notice* !

BÉNÉDICK

Oh ! l'air divin ! – Déjà son âme est ravie ! N'est-il pas bien étrange que des boyaux de mouton transportent l'âme hors du corps de l'homme ? Fort bien, présentez-moi la corne pour demander mon argent quand tout sera fini.

BALTHAZAR, chante.

Ne soupirez plus, mesdames, ne soupirez plus,
Les hommes furent toujours des trompeurs,
Un pied dans la mer, l'autre sur le rivage,
Jamais constants à une seule chose.
Ne soupirez donc plus ;
Laissez-les aller ;
Soyez heureuses et belles ;
Convertissez tous vos chants de tristesse
Eh eh nonny ! eh nonny !
Ne chantez plus de complaintes, ne chantez plus
Ces peines si ennuyeuses et si pesantes ;
La perfidie des hommes fut toujours la même
Depuis que l'été eut des feuilles pour la première fois ;
Ne soupirez donc plus, etc., etc.

DON PÈDRE

Sur ma parole, une bonne chanson.

BALTHAZAR

Oui, seigneur, et un mauvais chanteur.

DON PÈDRE

Ah ! non, non ; ma foi vous chantez vraiment assez bien pour un cas de nécessité.

BÉNÉDICK, à part.

Si un dogue eût osé hurler ainsi, on l'aurait pendu. Je prie Dieu que sa vilaine voix ne présage point de malheur : j'aurais autant aimé entendre la chouette nocturne, quelque fléau qui eût pu suivre son cri.

DON PÈDRE, à Claudio.

Oui, sans doute. (À Balthazar.) Vous entendez, Balthazar ; procurez-nous, je vous en prie, des musiciens d'élite, la nuit prochaine : nous voulons les rassembler sous la fenêtre d'Héro.

BALTHAZAR

Les meilleurs qu'il me sera possible, seigneur.

DON PÈDRE

N'y manquez pas, adieu ! (Balthazar sort.) Léonato, approchez. Que me disiez-vous donc aujourd'hui que votre nièce Béatrice aimait le seigneur Bénédick ?

CLAUDIO

Oui, sans doute. (À don Pèdre.) Avancez, avancez (*Stalk on*, terme de chasse), l'oiseau est posé. (Haut.) Je n'aurais jamais cru que cette dame pût aimer quelqu'un.

LÉONATO

Ni moi ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle raffole ainsi du seigneur Bénédick, lui que, d'après ses manières extérieures, elle a paru toujours détester.

BÉNÉDICK, à part.

Est-il possible ? Le vent souffle-t-il de ce côté ?

LÉONATO

Par ma foi, seigneur, je ne sais qu'en penser, si ce n'est qu'elle l'aime à la rage ; cela dépasse l'imagination.

DON PÈDRE

Peut-être que ce n'est qu'une feinte de sa part.

CLAUDIO

Ma foi, c'est assez probable.

LÉONATO

Une feinte ? Bon Dieu ! jamais passion feinte ne ressembla d'aussi près à une passion véritable que celle qu'elle témoigne.

DON PÈDRE

Oui ? Et quels symptômes de passion montre-t-elle donc ?

CLAUDIO, bas.

Amorcez la ligne, ce poisson mordra.

LÉONATO

Quels symptômes, seigneur ? Elle s'assoira… vous avez entendu ma fille vous dire comment.

CLAUDIO

C'est vrai, elle nous l'a dit.

DON PÈDRE

Comment, comment, je vous prie ? Vous m'étonnez : j'aurais jugé sa fierté inaccessible à tous les assauts de la tendresse.

LÉONATO

Je l'aurais juré aussi, seigneur, surtout pour Bénédick.

BÉNÉDICK, à part.

Je prendrais ceci pour une attrape si ce gaillard à barbe blanche ne le racontait pas. Sûrement la tromperie ne peut se cacher sous un aspect si vénérable.

CLAUDIO, bas.

Il a pris la maladie ; redoublez.

DON PÈDRE

A-t-elle laissé voir sa tendresse à Bénédick ?

LÉONATO

Non, et elle proteste qu'elle ne l'avouera jamais ; c'est là son tourment.

CLAUDIO

Rien n'est plus vrai ; c'est ce que dit votre Héro. « Quoi ! dit-elle, écrirai-je à un homme, que j'ai souvent accablé de mes dédains, que je l'aime ? »

LÉONATO

Voilà ce qu'elle dit, lorsqu'elle se met à lui écrire ; car elle se lève vingt fois dans la nuit et reste assise en chemise, jusqu'à ce qu'elle ait écrit une feuille de papier. – Héro me rend compte de tout.

CLAUDIO

En parlant de feuille de papier, vous me rappelez un badinage que votre fille nous a conté.

LÉONATO

Ah ! oui. Quand elle eut écrit, en relisant sa lettre, elle trouva les noms de *Béatrice* et *Bénédick* s'embrassant sur les deux feuillets.

CLAUDIO

C'est cela.

LÉONATO

Alors, elle mit sa lettre en mille pièces grandes comme un sou, s'emporta contre elle-même d'avoir assez peu de réserve pour écrire à un homme qu'elle savait bien devoir se moquer d'elle. « Je mesure son âme sur la

mienne, dit-elle, car je me moquerais de lui s'il venait à m'écrire ; oui, quoique je l'aime, je me moquerais de lui. »

CLAUDIO

Puis elle tombe à genoux, pleure, sanglote, se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux ; elle prie, elle maudit ; « Cher Bénédick !… Ô Dieu ! donne-moi la patience. »

LÉONATO

Voilà ce qu'elle fait, ma fille le dit ; et les transports de l'amour l'ont réduite à un tel point que ma fille craint parfois qu'elle ne se fasse du mal dans son désespoir. Tout cela est parfaitement vrai.

DON PÈDRE

Il serait bien que Bénédick le sût par quelque autre, si elle ne veut pas le déclarer elle-même.

CLAUDIO

À quoi bon ? Ce serait un jeu pour lui, et il tourmenterait d'autant plus cette pauvre femme.

DON PÈDRE

S'il en était capable, ce serait une bonne œuvre que de le pendre ; c'est une excellente et très aimable personne, et sa vertu est au-dessus de tout soupçon.

CLAUDIO

Et elle est remplie de sagesse.

DON PÈDRE

Sur tous les points, sauf son amour pour Bénédick.

LÉONATO

Oh ! seigneur, quand la sagesse et la nature combattent dans un corps si délicat, nous avons dix preuves pour une que la nature remporte la victoire ; j'en suis fâché pour elle, comme j'en ai de bonnes raisons, étant son oncle et son tuteur.

DON PÈDRE

Que n'a-t-elle tourné son tendre penchant sur moi ! J'aurais écarté toute autre considération, et j'aurais fait d'elle ma moitié. Je vous en prie, informez-en Bénédick, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO

Cela serait-il à propos ? Qu'en pensez-vous ?

CLAUDIO

Héro croit que sûrement sa cousine en mourra ; car elle dit qu'elle mourra s'il ne l'aime point, et qu'elle mourra plutôt que de lui laisser voir son amour ; et qu'elle mourra s'il lui fait la cour plutôt que de rabattre un point de sa malice accoutumée.

DON PÈDRE

Elle a raison ; s'il la voyait jamais lui offrir son amour, je ne répondrais pas qu'elle n'en fût dédaignée ; car, comme vous le savez tous, il est disposé au dédain.

CLAUDIO

Il est bien fait de sa personne.

DON PÈDRE

Et doué d'une physionomie heureuse, on ne peut le nier.

CLAUDIO

Devant Dieu et dans ma conscience, je le trouve très raisonnable.

DON PÈDRE

À vrai dire, il laisse échapper quelques étincelles qui ressemblent bien à de l'esprit.

LÉONATO

Et je le tiens pour vaillant.

DON PÈDRE

Comme Hector, je vous assure. Et dans la conduite d'une querelle on peut dire qu'il est sage ; car il l'évite avec une grande prudence, ou s'il la soutient, c'est avec une frayeur vraiment chrétienne.

LÉONATO

S'il craint Dieu, il doit nécessairement tenir à la paix ; et s'il est forcé d'y renoncer, il doit entrer dans une querelle avec crainte et tremblement.

DON PÈDRE

Ainsi en use-t-il. Car il a la crainte de Dieu, quoiqu'il n'y paraisse pas grâce aux plaisanteries un peu fortes qu'il sait faire. Eh bien ! j'en suis fâché pour votre nièce. – Irons-nous chercher Bénédick et lui parler de son amour ?

CLAUDIO

Ne lui en parlez pas, seigneur. Que les bons conseils détruisent son amour.

LÉONATO

Non, cela est impossible, elle aurait plutôt le cœur brisé.

DON PÈDRE

Eh bien ! votre fille nous en apprendra davantage ; que cela se refroidisse en attendant. J'aime Bénédick ; je souhaiterais que, portant sur lui-même un œil modeste, il vît combien il est indigne d'une si excellente personne.

LÉONATO

Vous plaît-il de rentrer, seigneur ? Le souper est prêt.

CLAUDIO, à part.

Si, après cela, il ne se passionne pas pour elle, je ne me fierai jamais à mes espérances.

DON PÈDRE, à voix basse.

Qu'on tende le même filet à Béatrice. Votre fille doit s'en charger avec la suivante. L'amusant sera lorsqu'ils croiront chacun à la passion de l'autre, et que cependant il n'en sera rien ; voilà la scène que je voudrais voir et qui se passera en pantomime. Envoyons Béatrice l'appeler pour le dîner.

(Don Pèdre s'en va avec Claudio et Léonato.)
(Bénédick sort du bois et s'avance.)

BÉNÉDICK

Ce ne peut être un tour ; leur conférence avait un ton sérieux. – La vérité du fait, ils la tiennent d'Héro. – Ils ont l'air de plaindre la demoiselle. – Il paraît que sa passion est au comble. – M'aimer ! – Il faudra bien y répondre. – J'ai entendu à quel point on me blâme. On dit que je me comporterai fièrement si j'entrevois que l'amour vienne d'elle. – Ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de donner un signe de tendresse. – Je n'ai jamais pensé à me marier. – Je ne dois point montrer d'orgueil. – Heureux ceux qui entendent les reproches qu'on leur fait et en profitent pour se corriger ! – Ils disent que la dame est belle : c'est une vérité. De cela j'en puis répondre. – Et vertueuse, rien de plus sûr ; je ne saurais le contester. – Et sensée, – excepté dans son affection pour moi. – De bonne foi, cela ne fait pas l'éloge de son jugement, et pourtant ce n'est pas une preuve de folie ; car je serai horriblement amoureux d'elle. – Il se pourra qu'on me lance sur le corps quelques sarcasmes, quelques mauvais quolibets, parce qu'on m'a toujours entendu déblatérer contre le mariage. Mais les goûts ne changent-ils jamais ? Tel aime dans sa jeunesse un mets qu'il ne peut souffrir dans sa vieillesse. Des sentences, des sornettes, et ces boulettes de papier que l'esprit décoche, empêcheront-elles de suivre le chemin qui tente ? – Non, non, il faut que le monde soit peuplé. Quand je

disais que je mourrais garçon, je ne pensais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié. – Voilà Béatrice qui vient ici. – Par ce beau jour, c'est une charmante personne ! – Je découvre en elle quelques symptômes d'amour.

(Béatrice paraît.)

BÉATRICE

Contre mon gré, l'on me députe pour vous prier de venir dîner.

BÉNÉDICK

Belle Béatrice, je vous remercie de la peine que vous avez prise.

BÉATRICE

Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner ce remerciement, que vous n'en venez de prendre pour me remercier. – S'il y avait eu quelque peine pour moi, je ne serais point venue.

BÉNÉDICK

Vous preniez donc quelque plaisir à ce message ?

BÉATRICE

Oui, le plaisir que vous prendriez à égorger un oiseau avec la pointe d'un couteau. – Vous n'avez point d'appétit, seigneur ? Portez-vous bien.

(Elle s'en va.)

BÉNÉDICK

Ah ! « *Contre mon gré, l'on me députe pour vous prier de venir dîner*. » Ces mots sont à double entente. « *Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner ce remerciement, que vous n'en venez de prendre pour me remercier*. » C'est comme si elle disait : « *Toutes les peines que je prends pour vous sont aussi faciles que des remerciements*. » – Si je n'ai pitié d'elle, je suis un misérable ; si je ne l'aime pas, je suis un juif. – Je vais aller me procurer son portrait.

(Il sort.)

Acte troisième

Scène I

Le jardin de Léonato.
Entrent Héro, Marguerite, Ursule.

HÉRO

Bonne Marguerite, cours au salon ; tu y trouveras ma cousine Béatrice, devisant avec le prince et Claudio. Glisse-lui à l'oreille qu'Ursule et moi nous nous promenons dans le verger, que tout notre entretien roule sur elle. Dis-lui que tu nous as entendues en passant. Engage-la à se glisser dans ce berceau épais, dont l'entrée est défendue au soleil par les chèvrefeuilles qu'il a fait pousser, – tels que des favoris qui, élevés par des princes, opposent leur orgueil au pouvoir qui les a agrandis ; – elle s'y cachera pour écouter notre entretien. Voilà ton rôle : acquitte-t'en bien, et laisse-nous seules.

MARGUERITE

Je vous garantis que je vous l'enverrai dans un moment.

(Marguerite sort.)

HÉRO

Maintenant, Ursule. Lorsque Béatrice sera arrivée, en allant et venant dans cette allée, il faut que tous nos discours roulent sur Bénédick. Dès que j'aurai prononcé son nom, ton rôle sera de le louer plus qu'aucun homme ne le mérita jamais ; le mien de t'apprendre comment Bénédick est malade d'amour pour Béatrice. C'est ainsi qu'est faite la flèche adroite du petit Cupidon, qui blesse par un ouï-dire. (Béatrice entre par-derrière.) Mais commence, car, vois-tu, voilà Béatrice qui, comme un vanneau, se glisse tout près de terre pour surprendre nos paroles.

URSULE

Le plus grand plaisir de la pêche est de voir le poisson fendre de ses nageoires dorées l'onde argentée, et dévorer avidement le perfide hameçon. Jetons ainsi l'amorce à Béatrice ; la voilà déjà tapie sous ce toit d'aubépine. Ne craignez rien pour ma part du dialogue.

HÉRO

Allons donc plus près d'elle, afin que son oreille ne perde rien du doux et perfide leurre que nous lui préparons. (Elles s'avancent vers le berceau.)

Non, non, Ursule : franchement elle est trop dédaigneuse ; je sais qu'elle est farouche et sauvage comme le faucon du rocher.

URSULE

Mais êtes-vous certaine que Bénédick soit si amoureux de Béatrice ?

HÉRO

C'est ce que disent le prince et le seigneur auquel je viens d'être fiancée.

URSULE

Vous auraient-ils chargée, madame, d'en informer votre cousine ?

HÉRO

Ils me conjuraient de l'en instruire. Moi, je les exhortais, s'ils aimaient Bénédick, à l'engager à lutter contre son affection, sans jamais la laisser voir à Béatrice.

URSULE

Quel était votre motif ? Ce gentilhomme ne mérite-t-il pas bien une couche aussi fortunée que celle qui peut échoir à Béatrice ?

HÉRO

Ô dieu d'amour ! je sais bien qu'il mérite tout ce qu'on peut accorder à un homme ; mais la nature n'a jamais fait un cœur de femme d'une trempe plus orgueilleuse que celui de Béatrice. La morgue et le dédain étincellent dans ses yeux, qui méprisent tout ce qu'ils regardent : et son esprit s'estime si haut, que tout le reste lui semble faible. Elle ne peut aimer ni recevoir aucun sentiment, aucune idée d'affection, tant elle est idolâtre d'elle-même !

URSULE

Oui, je le crois, et par conséquent il ne serait certainement pas à propos de lui faire connaître l'amour de Bénédick, de peur qu'elle ne s'en fît un jeu.

HÉRO

Oh ! vous avez bien raison. Je n'ai encore jamais vu un homme quelque sage, quelque noble, quelque jeune et quelque doué des traits les plus heureux qu'il pût être, qu'elle ne prit à l'envers. Est-il beau de visage, elle vous jure que ce gentilhomme mériterait d'être sa sœur. Est-il brun, c'est la nature qui, voulant dessiner un bouffon (*Antick*, bouffon des anciennes farces anglaises. Le nom d'*antick* indique, selon Warburton, l'idée traditionnelle des anciens mimes dont Apulée nous dit : *mimi centunculo fuligine faciem obducti*), a fait une grosse tache. S'il est grand, c'est une lance mal terminée ; petit, c'est une agate grossièrement taillée (Quelques commentateurs veulent lire

anglet, une tête d'épingle à cheveux qui représentait autrefois des figures taillées, et le plus souvent une tête bizarre) ; aime-t-il à parler, bon, c'est une girouette qui tourne à tous les vents ; est-il taciturne, c'est un bloc que rien ne peut émouvoir. Ainsi, elle tourne chaque homme du mauvais côté ; elle ne rend jamais à la franchise et à la vertu ce qui est dû au mérite et à la simplicité.

URSULE

Certes, certes, cette causticité n'est pas louable !

HÉRO

Non sans doute, on ne peut applaudir à cette humeur bizarre de Béatrice, qui fronde tous les usages. Mais qui osera le lui dire ? Si je parle, ses brocards iront frapper les nues ; oh ! elle me ferait perdre la tête à force de rire ; elle m'accablerait de son esprit. Laissons donc Bénédick, comme un feu couvert, se consumer de soupirs et s'user intérieurement. C'est une mort plus douce que de mourir sous les traits de la raillerie ; ce qui est aussi cruel que de mourir à force d'être chatouillé.

URSULE

Cependant parlez-en à Béatrice ; voyez ce qu'elle dira.

HÉRO

Non, j'aimerais mieux aller trouver Bénédick et lui conseiller de combattre sa passion ; et vraiment je trouverai quelque médisance honnête pour en noircir ma cousine : on ne sait pas combien un trait malin peut empoisonner l'amour.

URSULE

Ah ! ne faites pas tant de tort à votre cousine. Avec l'esprit vif et juste qu'on lui attribue, elle ne peut être assez dénuée de véritable jugement pour rebuter un homme aussi rare que le seigneur Bénédick.

HÉRO

C'est le seul cavalier d'Italie : toujours à l'exception de mon cher Claudio.

URSULE

De grâce, ne m'en veuillez pas, madame, si je dis ce que je pense. Pour la tournure, les manières, la conversation et la valeur, le seigneur Bénédick marche le premier dans l'opinion de toute l'Italie.

HÉRO

Il jouit en effet d'une excellente renommée.

URSULE

Ses qualités la méritèrent avant de l'obtenir. – Quand vous marie-t-on, madame ?

HÉRO

Que sais-je ? – Un de ces jours… – Demain. – Viens, rentrons, je veux te montrer quelques parures ; te consulter sur celle qui me siéra le mieux demain.

URSULE, bas.

Elle est prise ; je vous en réponds, madame, nous la tenons.

HÉRO, bas.

Si nous avons réussi, il faut convenir que l'amour dépend du hasard. Cupidon tue les uns avec des flèches, il prend les autres au trébuchet.

(Elles sortent.)
(Béatrice s'avance.)

BÉATRICE

Quel feu (Chez nous, *les oreilles nous sifflent*) je sens dans mes oreilles ! Serait-ce vrai ? Me vois-je donc ainsi condamnée pour mes dédains et mon orgueil ? Adieu dédains, adieu mon orgueil de jeune fille, vous ne traînez à votre suite aucune gloire. Et toi, Bénédick, persévère, je veux te récompenser ; je laisserai mon cœur sauvage s'apprivoiser sous ta main amoureuse. Si tu m'aimes, ma tendresse t'inspirera le désir de resserrer nos amours d'un saint nœud ; car on dit que tu as beaucoup de mérite, je le crois sur de meilleures preuves que le témoignage d'autrui.

Scène II

Appartement dans la maison de Léonato.
Don Pèdre, Claudio, Bénédick et Léonato entrent.

DON PÈDRE

Je n'attends plus que la consommation de votre mariage, et je prends ensuite la route de l'Aragon.

CLAUDIO

Seigneur, je vous suivrai jusque-là, si vous daignez me le permettre.

DON PÈDRE

Non, ce serait bien grande honte au début de votre mariage que de montrer à une enfant son habit neuf en lui défendant de le porter. Je ne veux prendre cette liberté qu'avec Bénédick, dont je réclame la compagnie. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il est tout enjouement. Il a deux ou trois fois brisé la corde de l'Amour, et le petit fripon n'ose plus s'attaquer à lui. Son cœur est vide comme une cloche, dont sa langue est le battant (Allusion à un ancien proverbe : *As the sound thinks, so the bell clinks*. Ce que le son pense, la cloche le chante) ; car ce que son cœur pense, sa langue le raconte.

BÉNÉDICK

Messieurs, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO

C'est ce que je disais ; vous me paraissez plus sérieux.

CLAUDIO

Je crois qu'il est amoureux.

DON PÈDRE

Au diable le novice ! Il n'y a pas en lui une goutte d'honnête sang qui soit susceptible d'être honnêtement touchée par l'amour. S'il est triste, c'est qu'il manque d'argent.

BÉNÉDICK

J'ai mal aux dents.

DON PÈDRE

Arrachez votre dent.

BÉNÉDICK

Qu’elle aille se faire pendre.

CLAUDIO

Pendez-la d’abord, et arrachez-la ensuite (Hang it ! you must hang it first and draw it afterwards).

DON PÈDRE

Quoi ! soupirer ainsi pour un mal de dents ?

LÉONATO

Qui n’est qu’une humeur ou un ver.

BÉNÉDICK

Soit. Tout le monde peut maîtriser le mal, excepté celui qui souffre.

CLAUDIO

Je répète qu’il est amoureux.

DON PÈDRE

Il n’y a en lui aucune apparence de caprice (*Fancy*, amour, imagination), à moins que ce soit le caprice qu’il a pour les costumes étrangers ; comme d’être aujourd’hui un Hollandais, et un Français demain, ou de se montrer à la fois dans le costume de deux pays, allemand depuis la ceinture jusqu’en bas par de grands pantalons, et espagnol depuis la hanche jusqu’en haut par le pourpoint ; à part son caprice pour cette folie, et il paraît qu’il a ce caprice-là, certainement il n’est pas assez fou pour avoir le caprice que vous voudriez lui attribuer.

CLAUDIO

S’il n’est pas amoureux de quelque femme, il ne faut plus croire aux anciens signes. Il brosse son chapeau tous les matins ; qu’est-ce que cela annonce ?

DON PÈDRE

Quelqu’un l’a-t-il vu chez le barbier ?

CLAUDIO

Non, mais on a vu le garçon du barbier chez lui, et l’ancien ornement de son menton sert déjà à remplir des balles de paume.

LÉONATO

En effet, il semble plus jeune qu’il n’était avant la perte de sa barbe.

DON PÈDRE

Comment ! il se parfume à la civette. Pourriez-vous deviner son secret par l’odorat ?

CLAUDIO

C’est comme si on disait que le pauvre jeune homme est amoureux.

DON PÈDRE

Ce qu’il y a de plus frappant, c’est sa mélancolie.

CLAUDIO

A-t-il jamais eu l’habitude de se laver le visage ?

DON PÈDRE

Oui ; ou de se farder ? Ceci me fait comprendre ce que vous dites de lui.

CLAUDIO

Et son esprit plaisant ! Ce n’est plus aujourd’hui qu’une corde de luth qui ne résonne plus que sous les touches.

DON PÈDRE

Voilà en effet des témoignages accablants contre lui. – Concluons, concluons, il est amoureux.

CLAUDIO

Ah ! mais je connais celle qui l’aime.

DON PÈDRE

Pour celle-là, je voudrais la connaître. Une femme, je gage, qui ne le connaît pas.

CLAUDIO

Oui-da, et tous ses défauts ; et en dépit de tout, elle se meurt d’amour pour lui.

DON PÈDRE

Elle sera enterrée, le visage tourné vers le ciel.

BÉNÉDICK

Tout cela n’est pas un charme contre le mal de dents. – Vieux seigneur, venez à l’écart vous promener avec moi. J’ai étudié huit ou dix mots de bon sens que j’ai à vous dire et que ces étourdis ne doivent pas entendre.

(Bénédick sort avec Léonato.)

DON PÈDRE

Sur ma vie, il va s’ouvrir à lui au sujet de Béatrice.

CLAUDIO

Oh ! c’est cela même ! À l’heure qu’il est, Héro et Marguerite ont dû jouer leur rôle avec Béatrice : ainsi nos deux ours ne se mordront plus l’un l’autre quand ils se rencontreront.

(Don Juan paraît.)

DON JUAN

Mon seigneur et frère, Dieu vous garde !

DON PÈDRE

Bonjour, mon frère.

DON JUAN

Si votre loisir le permet, je voudrais vous parler.

DON PÈDRE

En particulier ?

DON JUAN

Si vous le jugez à propos ; cependant le comte Claudio peut rester. Ce que j'ai à vous dire l'intéresse.

DON PÈDRE

De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, à Claudio.

Votre Seigneurie a-t-elle l'intention de se marier demain ?

DON PÈDRE

Vous savez que oui.

DON JUAN

Je n'en sais rien… quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO

S'il y a quelque empêchement, dites-le-nous, je vous prie.

DON JUAN

Vous pouvez croire que je ne vous aime pas ; la suite vous en instruira et vous apprendrez à mieux penser de moi par le fait dont je vais vous informer. Quant à mon frère, je vois qu'il fait cas de vous, et c'est par tendresse pour vous qu'il a travaillé à accomplir ce prochain mariage ; soins certainement bien mal adressés, peines bien mal employées !

DON PÈDRE

Comment ? De quoi s'agit-il ?

DON JUAN

Je venais vous dire et sans préambule (car elle n'a que trop longtemps servi de texte à nos discours) que votre future est déloyale.

CLAUDIO

Qui ? Héro ?

DON JUAN

Elle-même. L'Héro de Léonato, votre Héro, l'Héro de tout le monde.

CLAUDIO

Déloyale ?

DON JUAN

Le terme est trop honnête pour peindre toute sa corruption. Je pourrais en dire davantage ; imaginez un nom plus odieux, et je vous prouverai qu'elle le mérite. Ne vous étonnez point jusqu'à ce que vous ayez d'autres preuves ; venez seulement avec moi cette nuit ; vous verrez entrer quelqu'un par la fenêtre de sa chambre, la nuit même avant le jour de ses noces. Si vous l'aimez alors, épousez-la demain ; mais il siérait mieux à votre honneur de changer d'idée.

CLAUDIO

Est-il possible ?

DON PÈDRE

Je ne veux pas le croire.

DON JUAN

Si vous n'osez pas croire ce que vous verrez, n'avouez pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre, je vous en montrerai assez, et quand vous en aurez vu davantage, entendu davantage, agissez alors en conséquence.

CLAUDIO

Si je suis cette nuit témoin de quelque chose qui m'empêche de l'épouser demain, je la confondrai dans l'assemblée même où nous devons nous marier.

DON PÈDRE

Et comme je lui ai fait la cour afin de l'obtenir pour vous, je me joindrai à vous pour la déshonorer.

DON JUAN

Je m'abstiens de la décrier davantage jusqu'à ce que vous soyez mes témoins. Supportez seulement cette nouvelle avec patience jusqu'à minuit ; et qu'alors le fait se prouve de lui-même.

DON PÈDRE

Ô jour qui tourne bien mal !

CLAUDIO

Ô malheur étrange qui me bouleverse !

DON JUAN

Ô fléau prévenu à temps ! Voilà ce que vous direz quand vous aurez vu la suite.

(Ils sortent.)

Scène III

Une rue.
Entrent Dogberry et Verges avec les gardiens de nuit.

DOGBERRY, aux gardiens.

Êtes-vous des gens braves et fidèles ?

VERGES

Oui, sans doute ; sinon ce serait dommage qu'ils risquassent le salut de l'âme et du corps.

DOGBERRY

Ce serait pour eux un châtiment trop doux, pour peu qu'ils aient des sentiments de fidélité, étant choisis pour la garde du prince.

VERGES

Allons, voisin Dogberry, donnez-leur la consigne.

DOGBERRY

D'abord, qui croyez-vous le plus *incapable* (Dogberry, peu au fait de la valeur des termes, fait mille contresens en employant un mot pour l'autre. On devine facilement l'intention du poète) d'être constable ?

PREMIER GARDIEN

Hugues d'Avoine, ou *Georges Charbon*, car ils savent tous deux lire et écrire.

DOGBERRY

Venez ici, voisin Charbon ; Dieu vous a favorisé d'un beau nom. Être homme de bonne mine, c'est un don de la fortune. Mais le don d'écrire et de lire nous vient par nature.

SECOND GARDIEN

Et ces deux choses, monsieur le constable…

DOGBERRY

Vous les possédez ; je savais que ce serait là votre réponse. Allons, quant à votre bonne mine, ami, rendez-en grâce à Dieu et n'en tirez point vanité ; et à l'égard de votre talent de lire et d'écrire, faites-le paraître quand on n'aura pas besoin de cette vanité. Vous êtes ici réputé l'homme le plus *insensé* et capable d'être constable, c'est pourquoi vous porterez le falot ; c'est là votre

emploi. Appréhendez au corps tous les vagabonds. Vous devez ordonner à tout passant de s'arrêter au nom du prince.

SECOND GARDIEN

Et s'il ne veut pas s'arrêter ?

DOGBERRY

Alors ne prenez pas garde à lui et laissez-le passer. Sur-le-champ appelez à vous tout le reste de la patrouille, et remerciez Dieu d'être délivré d'un coquin.

VERGES

S'il refuse de s'arrêter quand on lui ordonne, il n'est pas un sujet du prince.

DOGBERRY

Sans doute, et ils ne doivent avoir affaire qu'aux sujets du prince. – Vous éviterez aussi de faire du bruit dans les rues ; car de voir un gardien de nuit jaser et bavarder, cela est *tolérable* et ne peut se souffrir.

SECOND GARDIEN

Nous aimons mieux dormir que bavarder. Nous savons quel est le devoir du guet.

DOGBERRY

Bien, vous parlez comme un ancien, comme un gardien paisible ; car je ne saurais voir en quoi le sommeil peut nuire. Prenez garde seulement qu'on ne vous dérobe vos piques (*Bills*. Pertuisanes, armes de l'ancienne infanterie anglaise). Ensuite vous devez frapper à tous les cabarets, et commander à ceux qui sont ivres d'aller se coucher.

SECOND GARDIEN

Et s'ils ne le veulent pas ?

DOGBERRY

Alors, laissez-les tranquilles, jusqu'à ce qu'ils soient de sang-froid. S'ils ne vous font pas alors une meilleure réponse, vous pouvez dire qu'ils ne sont pas ceux pour qui vous les aviez pris d'abord.

SECOND GARDIEN

Fort bien, monsieur.

DOGBERRY

Si vous rencontrez un voleur, en vertu de votre charge vous pouvez le soupçonner de n'être pas un honnête homme ; et quant à cette espèce de

gens, le moins que vous pourrez avoir affaire avec eux, ce sera le mieux pour votre probité.

SECOND GARDIEN

Si nous le connaissons pour un voleur, ne mettrons-nous pas la main sur lui ?

DOGBERRY

Vraiment par votre charge vous le pouvez. Mais je pense que ceux qui touchent le goudron se salissent les mains. Si vous prenez un voleur, la manière la plus tranquille est de le laisser se montrer ce qu'il est, en fuyant votre compagnie.

VERGES

Assez, mon cher collègue, vous avez toujours été réputé pour un homme miséricordieux.

DOGBERRY

En vérité je ne voudrais pas être cause de la pendaison d'un chien, bien moins d'un homme qui possède l'honnêteté.

VERGES

Si vous entendez un enfant crier dans la nuit, vous devez appeler la nourrice et lui commander de le faire taire.

SECOND GARDIEN

Et si la nourrice est endormie et ne veut pas nous entendre ?

DOGBERRY

Alors allez-vous-en paisiblement et laissez l'enfant l'éveiller lui-même par ses cris ; car la brebis qui n'entend pas son agneau quand il mugit ne répondra pas aux bêlements du veau.

VERGES

C'est la vérité.

DOGBERRY

Voilà toute votre consigne. Vous, constable, vous devez représenter la personne du prince. Si vous rencontrez le prince dans la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGES

Non, par Notre-Dame ; quant à cela je ne crois pas qu'il le puisse.

DOGBERRY

Je gage cinq shillings contre un, avec tout homme qui connaît les *statues* (Voici quelques-uns des statuts du guet ridiculisés ici par Shakespeare :

« Personne ne sifflera passé neuf heures du soir. Personne n'ira masqué la nuit passé neuf heures du soir. Nul homme à marteau, forgeron, serrurier, ne travaillera passé neuf heures du soir. Nul homme ne donnera l'alarme passé neuf heures du soir en battant sa femme, sa servante ou son chien, sous peine de trois shillings d'amende. »), qu'il peut l'arrêter. Non pas, à la vérité, sans que le prince y consente ; car le guet ne doit offenser personne, et c'est faire offense à un homme que de l'arrêter contre sa volonté.

VERGES

Par Notre-Dame, je crois que vous avez raison.

DOGBERRY

Ah ! ah ! ah ! Or çà, bonne nuit, mes maîtres ; s'il survient quelque affaire un peu grave, appelez-moi. Gardez les secrets de vos camarades et les vôtres ; bonne nuit. – Venez, voisin.

SECOND GARDIEN, à ses camarades.

Ainsi, camarades, nous venons d'entendre notre consigne. Asseyons-nous ici sur ce banc près de l'église jusqu'à deux heures, et de là allons tous nous coucher.

DOGBERRY

Encore un mot, honnêtes voisins. Je vous en prie, veillez à la porte du seigneur Léonato, car le mariage étant fixé à demain sans faute, il y a grand tumulte cette nuit. Adieu, soyez vigilants, je vous en conjure.

(Dogberry et Verges sortent.)
(Entrent Borachio et Conrad.)

BORACHIO

Conrad, où es-tu ?

PREMIER GARDIEN, bas à ses compagnons.

Paix, ne bougez pas.

BORACHIO

Conrad ! dis-je ?

CONRAD, en le poussant.

Ici. Je suis à ton coude.

BORACHIO

Par la messe, le coude me démangeait ; je pensais bien qu'il s'ensuivrait quelque croûte.

CONRAD

Je te devrai une réponse à cela. Poursuis maintenant ton récit.

BORACHIO

Mettons-nous à couvert sous ce toit ; il bruine : et là, comme un vrai ivrogne, je te dirai tout.

SECOND GARDIEN, à part.

Quelque trahison ! Restons cois, mes amis.

BORACHIO

Tu sauras que don Juan m'a promis mille ducats.

CONRAD

Est-il possible qu'aucune scélératesse soit si chère ?

BORACHIO

Demande plutôt comment il est possible qu'aucun scélérat soit si riche ! Car lorsque le scélérat riche a besoin du scélérat pauvre, le pauvre peut faire le prix à son gré.

CONRAD

Tu m'étonnes.

BORACHIO

Cela prouve que tu es novice ; tu sais que la forme d'un pourpoint, ou d'un chapeau, ou d'un manteau, n'est rien dans un homme.

CONRAD

Cependant c'est une parure !

BORACHIO

Je veux dire la forme à la mode.

CONRAD

Oui, la mode est la mode.

BORACHIO

Bah ! autant dire un sot est un sot. Mais ne vois-tu pas quel voleur maladroit est la mode ?

UN GARDIEN

Je connais ce La Mode, c'est un voleur depuis sept ans. Il s'introduit çà et là mis en gentilhomme ; je me rappelle son nom.

BORACHIO

N'as-tu pas entendu quelqu'un ?

CONRAD

Non, c’est la girouette sur le toit.

BORACHIO

Ne vois-tu pas, dis-je, quel maladroit voleur est la mode ? Par quels vertiges elle renverse toutes les têtes chaudes, depuis quatorze ans jusqu’à trente-cinq ; parfois elle les affuble comme les soldats de Pharaon dans les tableaux enfumés, tantôt comme les prêtres du dieu Baal dans les vieux vitraux de l’église ; quelquefois comme l’Hercule rasé (Pharaon, Hercule, personnages de tapisseries) dans la tapisserie fanée et rongée des vers, où son petit doigt semble aussi gros que sa massue ?

CONRAD

Je vois tout cela, et que la mode use plus d’habits que l’homme. Mais n’es-tu pas entraîné toi-même par la mode, en t’écartant de ton récit pour me parler de la mode ?

BORACHIO

Nullement. Mais sache que cette nuit j’ai courtisé Marguerite, la suivante de la signora Héro, sous le nom d’Héro ; elle m’a tendu la main par la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, et m’a dit mille fois adieu ! – Je raconte cela horriblement mal. J’aurais dû d’abord te dire que le prince, Claudio et mon maître, placés, postés et prévenus par mon maître don Juan, ont vu de loin, du verger, cette entrevue amoureuse.

CONRAD

Et ils croyaient que Marguerite était Héro ?

BORACHIO

Deux d’entre eux l’ont cru, le prince et Claudio. Mais mon démon de maître savait que c’était Marguerite. D’un côté, grâce à ses serments qui les ont d’abord séduits ; de l’autre, grâce à la nuit obscure qui les a déçus, mais surtout à mon manège qui confirmait toutes les calomnies inventées par don Juan, Claudio est parti plein de rage, jurant d’aller la joindre demain matin au temple à l’heure marquée, et là, devant toute l’assemblée, de la déshonorer par le récit de ce qu’il a vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans époux.

PREMIER GARDIEN, s’avançant.

Nous vous sommons au nom du prince, arrêtez.

SECOND GARDIEN

Appelez le grand chef constable. Nous avons ici déterré le plus dangereux complot de débauche qui se soit jamais vu dans la République.

PREMIER GARDIEN

Et un certain La Mode (En anglais, c'est le mot *deformed* que les gardiens prennent pour un nom d'homme) est de leur bande ; je le connais, il porte une boucle de cheveux.

CONRAD

Messieurs, messieurs !

PREMIER GARDIEN

On vous forcera bien de faire comparaître La Mode ; je vous le garantis.

CONRAD

Messieurs !…

PREMIER GARDIEN

Taisez-vous, nous vous l'ordonnons ; nous vous obéirons en vous conduisant.

BORACHIO

Nous avons l'air de devenir une bonne marchandise, après avoir été ramassés par les piques de ces gens-là.

CONRAD

Une marchandise compromise, je vous en réponds ; venez, nous vous obéirons.

(Ils sortent.)

Scène IV

Appartement dans la maison de
Léonato. Héro, Marguerite, Ursule.

HÉRO

Bonne Ursule, éveillez ma cousine Béatrice, et priez-la de se lever.

URSULE

J'y vais, madame.

HÉRO

Et dites-lui de venir ici.

URSULE

Bien.

(Ursule sort.)

MARGUERITE

En vérité, je crois que cet autre rabat (*Rabato*, rabat, collerette) vous serait mieux.

HÉRO

Non, je vous prie, chère Marguerite ; je veux mettre celui-ci.

MARGUERITE

Sur ma parole, il n'est pas si beau, et je garantis que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO

Ma cousine est une folle, et vous une autre. Je n'en veux pas porter d'autre que celui-ci.

MARGUERITE

J'aime tout à fait cette nouvelle coiffure qui est là-dedans ; seulement je voudrais les cheveux une idée plus bruns ; pour votre robe, elle est en vérité du dernier goût ; j'ai vu celle de la duchesse de Milan, cette robe qu'on vante tant…

HÉRO

Oh ! on dit qu'elle est incomparable !

MARGUERITE

Sur ma vie, ce n'est qu'une robe de nuit auprès de la vôtre. Du drap d'or, des crevés lacés avec du fil d'argent, le bas des manches et le bord des manches garnis de perles, et toute la jupe relevée par un clinquant bleuâtre. Mais pour la grâce, la beauté et le bon goût, la vôtre vaut dix fois la sienne.

HÉRO

Que Dieu me donne la joie pour la porter ; car je me sens le cœur excessivement gros.

MARGUERITE

Le poids d'un homme le rendra encore plus pesant.

HÉRO

Fi donc ! Marguerite, n'êtes-vous pas honteuse ?

MARGUERITE

De quoi, madame ? De parler d'une chose honorable ? Le mariage n'est-il pas honorable, même chez un mendiant ? Et, le mariage à part, votre seigneur n'est-il pas honorable ? Vous auriez voulu, sauf votre respect, que j'eusse dit un *mari* ? Si une mauvaise pensée ne détourne pas le sens d'une expression franche, je n'offense personne. Y a-t-il du mal à dire *le poids d'un mari* ? Aucun, je pense, dès qu'il s'agit d'un mari légitime et d'une femme légitime ; sans quoi il serait léger et non pesant. Mais demandez plutôt à la signora Béatrice, la voici.

(Béatrice entre.)

HÉRO

Bonjour, cousine.

BÉATRICE

Bonjour, ma chère Héro.

HÉRO

Comment donc ! vous parlez sur un ton mélancolique.

BÉATRICE

Je suis hors de tous les autres tons, il me semble.

MARGUERITE

Entonnez-nous l'air de *Lumière d'amour* (Il est aussi question de cet air dans *les Deux Gentilshommes de Vérone*). Il se chante sans refrain ; vous chanterez, moi je danserai.

BÉATRICE

Oui ! Vos talons sont-ils exercés à la mesure de *Lumière d'amour* ? Oh ! bien, si votre mari a assez de greniers, vous verrez à ce qu'il ne manque pas de grains (*Barns*, greniers, et *bairns*, vieux mot qui signifie enfant).

MARGUERITE

Ô interprétation maligne ! Mais j'en ris, les talons en l'air.

BÉATRICE

Il est près de cinq heures, ma cousine ; vous devriez être déjà prête. – Sérieusement, je me sens bien mal. Hélas !

MARGUERITE

De quoi ? – Un faucon, un cheval, ou un mari (*Hawk, Horse or Husband*).

BÉATRICE

Oh ! celui des trois qui commence par un M (La réponse de Béatrice est moins claire en anglais, elle répond : « C'est la première lettre de tous ces mots, *h*, qui se prononce en anglais de même qu'*ache*, douleur).

MARGUERITE

Eh bien ! Si vous ne vous êtes pas faite turque (Si vous n'avez pas changé d'opinion, de foi), on ne peut plus faire voiles sur la foi des étoiles.

BÉATRICE

Voyons ; que veut dire cette folle ?

MARGUERITE

Rien du tout ; mais Dieu veuille envoyer à chacun le désir de son cœur !

HÉRO

Ces gants, que le comte m'a envoyés, ont un parfum délicieux.

BÉATRICE

Je suis enchifrenée, cousine ; je ne sens rien.

MARGUERITE

Fille, et enchifrenée ! Il faut qu'il y ait abondance de rhumes.

BÉATRICE

Ô Dieu, ayez pitié de nous ! Ô Dieu, ayez pitié de nous ! Depuis quand faites-vous profession d'esprit ?

MARGUERITE

Depuis que vous y avez renoncé, madame. Mon esprit ne me sied-il pas à ravir ?

BÉATRICE

On ne le voit pas assez ; vous devriez le porter sur votre bonnet. – Sérieusement je suis malade.

MARGUERITE

Procurez-vous un peu d'essence de *carduus benedictus* (Allusion au nom de Bénédick) et appliquez-la sur votre cœur : c'est le seul remède pour les palpitations.

HÉRO

Tu la piques avec un chardon.

BÉATRICE

Benedictus ? Pourquoi *benedictus*, s'il vous plaît ? Vous cachez quelque moralité (Moralité, la morale d'une fable, le sens caché d'un apologue) sous ce *benedictus*.

MARGUERITE

Moralité ? Non, sur ma parole, je n'ai point d'intention morale. Je parle tout bonnement du chardon bénit. Vous pourriez croire par hasard que je vous soupçonne d'être amoureuse : non, par Notre-Dame, je ne suis pas assez folle pour penser ce que je veux, et je ne veux pas penser ce que je peux, et je ne pourrais penser, quand je penserais à faire perdre la pensée à mon cœur, que vous êtes amoureuse, que vous serez amoureuse ou que vous pouvez être amoureuse. Cependant, jadis Bénédick fut naguère tout de même, et maintenant le voilà devenu un homme. Il jurait de ne se marier jamais, et pourtant, en dépit de son cœur, il mange son plat sans murmure (Proverbe). À quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore ; mais il me semble que vous voyez avec vos yeux comme les autres femmes.

BÉATRICE

De quel pas ta langue est partie !

MARGUERITE

Ce n'est pas un galop du mauvais pied.

URSULE, accourt.

Vite, retirez-vous, madame : le prince, le comte, le seigneur Bénédick, don Juan et tous les jeunes cavaliers de la ville viennent vous chercher pour aller à l'église.

HÉRO,

Aidez-moi à m'habiller, chère cousine, bonne Ursule, bonne Marguerite.

(Elles sortent.)

Scène V

Un autre appartement dans le palais de Léonato.
Léonato entre avec Dogberry et Verges.

LÉONATO

Que souhaitez-vous de moi, honnêtes voisins ?

DOGBERRY

Vraiment, seigneur, je voudrais avoir avec vous une petite conférence secrète sur une affaire qui vous *décerne* de près.

LÉONATO

Abrégez, je vous prie ; vous voyez que je suis très occupé.

DOGBERRY

Vraiment oui, seigneur.

VERGES

Oui, seigneur, en vérité.

LÉONATO

Quelle est cette affaire, mes dignes amis ?

DOGBERRY

Le bon homme Verges, seigneur, s'écarte un peu de son sujet, et son esprit n'est pas aussi émoussé (Dogberry dit toujours le contraire de ce qu'il veut dire) que je demanderais à Dieu qu'il le fût ; mais, en bonne conscience, il est honnête comme les rides de son front (Expression proverbiale).

VERGES

Oui, j'en remercie Dieu, je suis aussi honnête qu'homme vivant qui est vieux aussi, et qui n'est pas plus honnête que moi.

DOGBERRY

Les comparaisons sont odorantes (Odieuses). – Palabra (*Palabras, pocas palabras*, mots espagnols, pour dire *bref, abrégeons*), voisin Verges.

LÉONATO

Voisins, vous êtes ennuyeux.

DOGBERRY

Il plaît à Votre Seigneurie de le dire. Mais nous ne sommes que les pauvres officiers du duc, et pour ma part, si j'étais aussi fatigant qu'un roi, je voudrais me dépouiller de tout au profit de Votre Seigneurie.

LÉONATO

De tout votre ennui en ma faveur ? Ah, ah !

DOGBERRY

Oui-da, quand j'en aurais mille fois davantage ; car j'entends exclamer votre nom autant qu'aucun nom de la ville, et quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je suis bien aise de l'entendre.

VERGES

Et moi aussi.

LÉONATO

Je voudrais bien savoir ce que vous avez à me dire.

VERGES

Voyez-vous, seigneur, notre garde a pris cette nuit, sauf le respect de Votre Seigneurie, un couple des plus fieffés larrons qui soient dans Messine.

DOGBERRY

Un bon vieillard, seigneur, il faut qu'il jase ! Et comme on dit, quand l'âge entre, l'esprit sort. Oh ! c'est un monde à voir (C'est une merveille) ! – C'est bien dit, c'est bien dit, voisin Verges. (À l'oreille de Léonato.) Allons, Dieu est un bon homme (« Expression d'une ancienne *moralité*. » Steevens). Si deux hommes montent un cheval, il faut qu'il y en ait un qui soit en croupe, – une bonne âme, par ma foi, monsieur, autant qu'homme qui ait jamais rompu du pain, je vous le jure ; mais Dieu soit loué, tous les hommes ne sont pas pareils ; hélas ! bon voisin !

LÉONATO

En effet, voisin, il vous est trop inférieur.

DOGBERRY

Ce sont des dons que Dieu donne.

LÉONATO

Je suis forcé de vous quitter.

DOGBERRY

Un mot encore, seigneur ; notre garde a saisi deux personnes *aspectes* (*Aspicious*). Nous voudrions les voir ce matin examinées devant Votre Seigneurie.

LÉONATO

Examinez-les vous-mêmes, et vous me remettrez votre rapport. Je suis trop pressé maintenant, comme vous pouvez bien juger.

DOGBERRY

Oui, oui, nous suffirons bien.

LÉONATO

Goûtez de mon vin avant de vous en aller, et portez-vous bien.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER

Seigneur, on vous attend pour donner votre fille à son époux.

LÉONATO

Je vais les trouver : me voilà prêt.

(Léonato et le messager sortent.)

DOGBERRY

Allez, mon bon collègue, allez trouver Georges Charbon ; qu'il apporte à la prison sa plume et son encrier : nous avons maintenant à examiner ces deux hommes.

VERGES

Il nous le faut faire avec prudence.

DOGBERRY

Nous n'y épargnerons pas l'esprit, je vous jure. (Touchant son front avec son doigt.) Il y a ici quelque chose qui saura bien en conduire quelques-uns à un *non com* (Non compos mentis). Ayez seulement le savant écrivain pour coucher par écrit notre *excommunication*, et venez me rejoindre à la prison.

(Ils sortent.)

Acte quatrième

Scène I

L'intérieur d'une église.
Entrent don Pèdre, don Juan, Léonato, un moine, Claudio, Bénédick, Héro et Béatrice.

LÉONATO

Allons, frère François, soyez bref. Bornez-vous au simple rituel du mariage ; vous leur exposerez ensuite leurs devoirs mutuels.

LE MOINE

Vous venez ici, seigneur, pour vous unir à cette dame ?

CLAUDIO

Non.

LÉONATO

Il vient pour être uni à elle, et vous pour les unir.

LE MOINE

Madame, vous venez ici pour être mariée à ce comte ?

HÉRO

Oui.

LE MOINE

Si l'un ou l'autre de vous connaît quelque empêchement secret qui s'oppose à votre union, sur le salut de vos âmes, je vous somme de le déclarer.

CLAUDIO

En connaissez-vous quelqu'un, Héro ?

HÉRO

Aucun, seigneur.

LE MOINE

Et vous, comte, en connaissez-vous ?

LÉONATO

J’ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO

Que n’osent point les hommes ? Que ne font les hommes, que ne font les hommes chaque jour, sans se douter de ce qu’ils font ?

BÉNÉDICK

Quoi ! des exclamations ! Comment donc, ce sont des exclamations de rire, comme ah ! ah ! ah !

CLAUDIO

Prêtre, arrêtez. – Père, avec votre permission, me donnez-vous cette vierge, votre fille d’une volonté libre et sans contrainte ?

LÉONATO

Aussi librement, mon fils, que Dieu me l’a donnée.

CLAUDIO

Et qu’ai-je en retour, moi, à vous offrir, qui puisse égaler ce don riche et précieux ?

DON PÈDRE

Rien, à moins que vous ne la rendiez à son père.

CLAUDIO

Cher prince, vous m’enseignez une noble gratitude. Tenez, Léonato, reprenez-la, ne donnez point à votre ami cette orange gâtée ; elle n’est que l’enseigne et le masque de l’honneur. Voyez-la rougir comme une vierge ! Oh ! de quelle imposante apparence de vérité le vice perfide sait se couvrir ! Cette rougeur ne semble-t-elle pas un modeste témoin qui atteste la simplicité de l’innocence ? Vous tous qui la voyez, ne jureriez-vous pas à ces indices extérieurs, qu’elle est vierge ? Mais elle ne l’est pas ; elle connaît la chaleur d’une couche de débauche, sa rougeur prouve sa honte et non sa modestie.

LÉONATO

Que prétendez-vous, seigneur ?

CLAUDIO

N’être pas marié, ne pas unir mon âme à une prostituée avérée !

LÉONATO

Cher seigneur, si l’ayant éprouvée vous-même, vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse, et triomphé de sa virginité…

CLAUDIO

Je vois ce que vous voudriez dire. – Si je l'ai connue, me direz-vous, elle m'embrassait comme son mari ; et vous atténueriez par là sa faiblesse anticipée. – Non, Léonato, je ne l'ai jamais tentée par un mot trop libre. Comme un frère auprès de sa sœur, je lui montrais une sincérité timide et un amour décent.

HÉRO

Et vous ai-je jamais montré une apparence contraire ?

CLAUDIO

Maudite soit votre apparence ! Je m'inscris en faux contre elle. Vous me semblez telle que Diane dans son orbe, chaste comme le bouton avant d'être épanoui ; mais vous avez un sang plus impudique que celui de Vénus ou celui de ces créatures lascives qui l'abandonnent à une brutale sensualité.

HÉRO

Monseigneur se porte-t-il bien qu'il tienne des discours si extravagants ?

LÉONATO

Généreux prince, pourquoi ne parlez-vous pas ?

DON PÈDRE

Que pourrai-je dire ? Je reste déshonoré par les soins que j'ai pris pour unir mon digne ami à une vile courtisane.

LÉONATO

Dit-on réellement ces choses, ou est-ce que je rêve ?

DON JUAN

On le dit, seigneur, et elles sont vraies.

BÉNÉDICK

Ceci n'a pas l'air d'une noce.

HÉRO

Vraies ! ô Dieu !

CLAUDIO

Léonato, suis-je debout ici ? Est-ce là le prince ? Est-ce là le frère du prince ? Ce front est-il celui d'Héro ? Nos yeux sont-ils à nous ?

LÉONATO

Oui sans doute ; mais qu'en résulte-t-il, seigneur ?

CLAUDIO

Laissez-moi adresser une seule question à votre fille, et par ce pouvoir paternel que la nature vous donne sur elle, commandez-lui de répondre avec vérité.

LÉONATO

Je te l'ordonne comme tu es mon enfant.

HÉRO

Ô Dieu, défendez-moi ! Comme je suis assiégée ! À quel interrogatoire suis-je donc soumise ?

CLAUDIO

À répondre fidèlement au nom que vous portez.

HÉRO

Ce nom n'est-il pas Héro ? Qui peut le flétrir d'un juste reproche ?

CLAUDIO

Ma foi, Héro elle-même ! Héro elle-même peut flétrir la vertu d'Héro. Quel homme s'entretenait la nuit dernière avec vous, près de votre fenêtre, entre minuit et une heure ? Maintenant, si vous êtes vierge, répondez à cette question.

HÉRO

À cette heure-là, seigneur, je n'ai parlé à aucun homme.

DON PÈDRE

Alors vous n'êtes plus vierge. – Je suis fâché, Léonato, que vous soyez forcé de m'entendre ; sur mon honneur, moi, mon frère et ce comte outragé, nous l'avons vue, nous l'avons entendue la nuit dernière parler, à cette heure même, par la fenêtre de sa chambre, à un coquin, qui, comme un franc coquin, a fait l'aveu des honteuses entrevues qu'ils ont eues mille fois ensemble secrètement.

DON JUAN

Elles ne sont pas de nature à être nommées ; seigneur, on ne peut les redire ; la langue ne fournit pas d'expression assez chaste pour les rendre sans scandale. Ainsi, belle dame, je suis fâché de votre étrange inconduite.

CLAUDIO

Ô Héro ! quelle héroïne n'aurais-tu pas été, si la moitié de tes grâces extérieures eût été donnée à tes pensées et à ton cœur ! Mais adieu, la plus

indigne et la plus belle ! – Adieu ! pure impiété et pure impie ! Tu seras cause que je fermerai toutes les portes de mon cœur à l'amour, et que le soupçon veillera suspendu sur mes paupières pour me faire soupçonner toujours le mal dans la beauté, qui n'aura jamais de charmes pour moi.

LÉONATO

Personne ici n'a-t-il une pointe de poignard pour moi ?

(Héro s'évanouit et tombe.)

BÉATRICE

Ah ! qu'est-ce donc, cousine ? Pourquoi tombez-vous ?

DON JUAN

Allons, retirons-nous. – Ses actions dévoilées au grand jour ont confondu ses sens.

(Don Pèdre, don Juan et Claudio sortent.)

BÉNÉDICK

Comment est-elle ?

BÉATRICE

Morte, je crois. Du secours, mon oncle ! – Héro ! eh bien ! Héro ! – Mon oncle ! – Seigneur Bénédick ! Moine !

LÉONATO

Ô destin ! ne retire point ta main appesantie sur elle ! La mort est le voile le plus propre à couvrir sa honte qu'on puisse désirer.

BÉATRICE

Eh bien ! cousine ? Héro !

LE MOINE

Prenez courage, madame.

LÉONATO

Quoi, tu rouvres les yeux !

LE MOINE

Oui, et pourquoi non ?

LÉONATO

Pourquoi ? Tout sur la terre ne crie-t-il pas « infamie sur elle » ? Peut-elle nier un crime que son sang agile révèle ? Oh ! ne reviens pas à la

vie, Héro, n'ouvre pas tes yeux ; car si je pouvais penser que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta vie plus forte que ta honte, je viendrais à l'arrière-garde de tes remords pour trancher ta vie. – Je m'affligeais de n'avoir qu'une enfant… Je reprochais à la nature son avarice ! – Oh ! j'ai trop d'une fille : pourquoi ai-je une fille ? Pourquoi fus-tu jamais aimable à mes yeux ? – Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte l'enfant de quelque mendiant ? Si elle se fût ainsi souillée et plongée dans l'infamie, j'aurais pu dire : « Ce n'est point une portion de moi-même. Cette *infamie est dérivée de reins inconnus*. » Mais ma fille, elle que j'aimais ; ma fille, que je vantais ; ma fille dont j'étais fier, au point que m'oubliant moi-même, je n'étais plus rien pour moi-même et ne m'estimais plus qu'en elle… Oh ! elle est tombée dans un abîme d'encre ! Tous les flots de l'Océan entier ne pourraient pas la laver, ni tout le sel qu'il contient rendre la pureté à sa chair corrompue !

BÉNÉDICK

Seigneur, seigneur, modérez-vous ; pour moi, je suis si pétrifié d'étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE

Oh ! sur mon âme, on calomnie ma cousine.

BÉNÉDICK

Madame, partagiez-vous son lit la dernière nuit ?

BÉATRICE

Non, je l'avoue ; non, quoique jusqu'à la dernière nuit j'aie été depuis un an sa compagne de lit.

LÉONATO

Confirmation, confirmation ! Oh ! les voilà plus fortes encore ces preuves déjà revêtues de barres de fer ! Les deux princes voudraient-ils mentir ? Claudio aurait-il menti, lui qui l'aimait tant, qu'en parlant de son indignité il la lavait de ses larmes ? – Écartez-vous d'elle, laissez-la mourir.

LE MOINE

Écoutez-moi un moment. Je n'ai gardé si longtemps le silence et n'ai laissé un libre cours à la marche de la fortune, que pour observer la jeune personne. J'ai remarqué que mille fois la rougeur couvrait son visage, et mille fois la honte de l'innocence remplaçait cette rougeur par une pâleur céleste ! Un feu a éclaté dans ses yeux, pour brûler les soupçons que les princes jetaient sur sa pureté virginale. Traitez-moi d'insensé, méprisez mes études et mes observations, qui du sceau de l'expérience confirment ce que j'ai lu. Ne vous

fiez plus à mon âge, à mon ministère, à ma sainte mission, si cette jeune dame n'est pas ici la victime innocente de quelque méprise cruelle.

LÉONATO

Frère, cela ne peut être. Vous voyez que la seule pudeur qui lui reste est de ne pas vouloir ajouter le péché du parjure à son damnable crime. Elle ne le désavoue pas. Pourquoi cherchez-vous donc à couvrir d'excuses la vérité qui se montre toute nue ?

LE MOINE

Madame, quel est l'homme qu'on vous accuse d'aimer ?

HÉRO

Ceux qui m'accusent le savent ; moi, je n'en connais aucun ; et si je connais aucun homme vivant plus que ne le permet la modestie virginale, puisse toute miséricorde être refusée à mes fautes ! – Ô mon père, prouvez qu'à des heures indues un homme s'entretint jamais avec moi, ou que la nuit passée je me sois prêtée à un commerce de paroles avec aucune créature ; et alors renoncez-moi, haïssez-moi, faites-moi mourir dans les tortures.

LE MOINE

Les princes et Claudio sont aveuglés par quelque erreur étrange.

BÉNÉDICK

Deux des trois sont l'honneur même, et si leur prudence est trompée en ceci, la fraude est sortie du cerveau de don Juan le bâtard, dont l'esprit travaille sans relâche à ourdir des scélératesses.

LÉONATO

Je n'en sais rien. Si ce qu'ils disent d'elle est la vérité, ces mains la mettront en pièces ; mais s'ils outragent son honneur, le plus fier d'entre eux en entendra parler. Le temps n'a pas encore assez desséché mon sang, l'âge n'a pas encore assez consumé les ressources de mon esprit, la fortune n'a pas encore assez ravagé mes moyens, et ma mauvaise vie ne m'a pas assez privé d'amis, que je ne puisse encore, réveillé d'une semblable manière, posséder la force de corps, les facultés d'esprit, les ressources d'argent et le choix d'amis nécessaires pour m'acquitter pleinement avec eux.

LE MOINE

Arrêtez un moment, et laissez-vous guider par mes conseils. Les princes en sortant ont laissé ici votre fille pour morte ; dérobez-la quelque temps à tous les yeux, et publiez qu'elle est morte en effet ; étalez tout l'appareil du deuil, suspendez à l'ancien monument de votre famille de lugubres épitaphes, en observant tous les rites qui appartiennent à des funérailles.

LÉONATO

Qu’en résultera-t-il ? Qu’est-ce que cela produira ?

LE MOINE

Le voici. Cet expédient bien conduit changera sur son compte la calomnie en remords, et c’est déjà un bien. Mais ce n’est pas pour cela que je pense à ce moyen étrange ; j’espère faire naître de ce travail un plus grand avantage. Morte, comme nous devons le soutenir, au moment même qu’elle se vit accusée, elle sera regrettée, plainte, excusée de tous ceux qui apprendront son sort ; car il arrive toujours que ce que nous avons, nous ne l’estimons pas son prix tant que nous en jouissons ; mais s’il vient à se perdre et à nous manquer, alors nous exagérons sa valeur, alors nous découvrons le mérite que la possession ne nous montrait pas tandis que ce bien était à nous. C’est ce qui arrivera à Claudio. Quand il apprendra qu’elle est morte sur ses paroles, l’image de la vie se glissera doucement dans les rêveries de son imagination, et chaque trait de sa beauté vivante reviendra s’offrir aux yeux de son âme, plus gracieux, plus touchant, plus animé que quand elle vivait en effet. Alors il pleurera ; si l’amour a une part dans son cœur, il souhaitera ne l’avoir pas accusée ; oui, il le souhaitera, crût-il même à la vérité de son accusation. Laissons ce moment arriver, et ne doutez pas que le succès ne donne aux évènements une forme plus heureuse que je ne puis le supposer dans mes conjectures ; mais si toute ma prévoyance était trompée, du moins le trépas supposé de votre fille assoupira la rumeur de son infamie, et si notre plan ne réussit pas, vous pourrez la cacher comme il convient à sa réputation blessée dans la vie recluse et monastique, loin des regards, loin de la langue, des reproches et du souvenir des hommes.

BÉNÉDICK

Seigneur Léonato ; laissez-vous guider par ce moine. Quoique vous connaissiez mon intimité et mon affection pour le prince et pour Claudio, j’atteste l’honneur que j’agirai dans cette affaire avec autant de discrétion et de droiture, que votre âme agirait envers votre corps.

LÉONATO

Je nage dans la douleur, et le fil le plus mince peut me conduire.

LE MOINE

Vous faites bien de consentir. Sortons de ce lieu sans délai. Aux maux étranges, il faut un traitement étrange comme eux. Venez, madame, mourez pour vivre. Ce jour de noces n’est que différé peut-être ; sachez prendre patience et souffrir.

(Ils sortent.)

BÉNÉDICK

Signora Béatrice, ne vous ai-je pas vue pleurer pendant tout ce temps ?

BÉATRICE

Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICK

C’est ce que je ne désire pas.

BÉATRICE

Vous n’en avez nulle raison, je pleure à mon gré.

BÉNÉDICK

Sérieusement, je crois qu’on fait tort à votre belle cousine.

BÉATRICE

Ah ! combien mériterait de moi l’homme qui voudrait lui faire justice !

BÉNÉDICK

Est-il quelque moyen de vous donner cette preuve d’amitié ?

BÉATRICE

Un moyen bien facile ; mais de pareils amis, il n’en est point.

BÉNÉDICK

Un homme le peut-il faire ?

BÉATRICE

C’est l’office d’un homme, mais non le vôtre.

BÉNÉDICK

Je n’aime rien dans le monde autant que vous. Cela n’est-il pas étrange ?

BÉATRICE

Aussi étrange pour moi que la chose que j’ignore. Je pourrais aussi aisément vous dire que je n’aime rien autant que vous ; mais ne m’en croyez point, et pourtant je ne mens pas : je n’avoue rien ; je ne nie rien. – Je m’afflige pour ma cousine.

BÉNÉDICK

Par mon épée, Béatrice, vous m’aimez.

BÉATRICE

Ne jurez point par votre épée, avalez-la.

BÉNÉDICK

Je jure par elle que vous m'aimez, et je la ferai avaler tout entière à qui dira que je ne vous aime point.

BÉATRICE

Ne voulez-vous point avaler votre parole ?

BÉNÉDICK

Jamais, quelque sauce qu'on puisse inventer ! Je proteste que je vous aime.

BÉATRICE

Eh bien ! alors, Dieu me pardonne…

BÉNÉDICK

Quelle offense, chère Béatrice ?

BÉATRICE

Vous m'avez arrêtée au bon moment ; j'étais sur le point de protester que je vous aime.

BÉNÉDICK

Ah ! faites cet aveu de tout votre cœur.

BÉATRICE

Je vous aime tellement de tout mon cœur qu'il n'en reste rien pour protester.

BÉNÉDICK

Voyons, ordonnez-moi de faire quelque chose pour vous.

BÉATRICE

Tuez Claudio.

BÉNÉDICK

Ah ! – Pas pour le monde entier.

BÉATRICE

Vous me tuez par ce refus ; adieu.

BÉNÉDICK

Arrêtez, chère Béatrice.

BÉATRICE

Je suis déjà partie quoique je sois encore ici. – Vous n'avez pas d'amour. – Non, je vous prie, laissez-moi aller.

BÉNÉDICK

Béatrice !

BÉATRICE

Décidément, je veux m'en aller.

BÉNÉDICK

Il faut que nous soyons amis auparavant.

BÉATRICE

Vous osez plus facilement être mon ami que combattre mon ennemi ?

BÉNÉDICK

Claudio est-il votre ennemi ?

BÉATRICE

N'est-il pas devenu le plus lâche des scélérats, celui qui a calomnié, insulté, déshonoré ma parente ? Oh ! si j'étais un homme ! – Quoi ! la mener par la main jusqu'au moment où leurs deux mains allaient s'unir ; et alors, par une accusation publique, par une calomnie déclarée, avec une rage effrénée, là… Dieu, si j'étais un homme ! Je voudrais lui manger le cœur sur la place du marché.

BÉNÉDICK

Écoutez-moi, Béatrice.

BÉATRICE

Parler à un homme par la fenêtre ! Oh ! la belle histoire !

BÉNÉDICK

Mais Béatrice…

BÉATRICE

Chère Héro ! Elle est injuriée, calomniée, perdue.

BÉNÉDICK

Béat…

BÉATRICE

Des princes et des comtes ! Vraiment, beau témoignage de prince, un beau comte de sucre (« *County*, anciennement terme générique pour dire un noble. » Steevens), en vérité, un fort aimable galant ! Oh ! si je pouvais, pour l'amour de lui, être un homme ! Ou si j'avais un ami qui voulût se montrer un homme pour l'amour de moi !… Mais le courage s'est fondu en

politesse, la valeur en compliment, les hommes sont devenus des langues et même des langues dorées. Pour être aussi vaillant qu'Hercule, il suffit aujourd'hui de mentir, et de jurer ensuite, pour appuyer son mensonge. – Je ne puis devenir un homme à force de désirs. – Je resterai donc femme, pour mourir de chagrin.

BÉNÉDICK

Arrêtez, chère Béatrice. Par cette main, je vous aime.

BÉATRICE

Servez-vous-en pour l'amour de moi autrement qu'en jurant par elle.

BÉNÉDICK

Croyez-vous, dans le fond de votre âme, que le comte Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE

Oui, j'en suis aussi sûre que d'avoir une pensée ou une âme.

BÉNÉDICK

Il suffit ! Je suis engagé, je vais le défier. – Je baise votre main et vous quitte ; j'en atteste cette main, Claudio me rendra un compte rigoureux. Jugez-moi par ce que vous entendrez dire de moi. Allez consoler votre cousine. Il faut que je dise qu'elle est morte… c'est assez. Adieu !

(Ils sortent.)

Scène II

Une prison.
Dogberry et Verges paraissent avec le sacristain, ils sont en robes. Borachio et Conrad sont devant eux.

DOGBERRY

Toute notre compagnie comparaît-elle enfin ?

VERGES

Vite, un coussin et un tabouret pour le sacristain.

LE SACRISTAIN

Quels sont les malfaiteurs ?

DOGBERRY

Vraiment, c'est moi-même et mon collègue.

VERGES

Oui, cela est certain. – Nous sommes commis pour examiner le procès.

LE SACRISTAIN.

Mais quels sont les coupables qui doivent être examinés ? Faites-les avancer devant le maître constable.

DOGBERRY

Oui, qu'ils s'avancent devant moi. Ami, quel est votre nom ?

BORACHIO

Borachio.

DOGBERRY

Je vous prie, écrivez « Borachio ». – Et le vôtre, coquin ?

CONRAD

Je suis gentilhomme, monsieur, et mon nom est Conrad.

DOGBERRY

Écrivez « M. le gentilhomme Conrad ». – Mes maîtres, servez-vous Dieu ?

BORACHIO, CONRAD

Nous l'espérons bien.

DOGBERRY

Mettez par écrit qu'ils espèrent bien servir Dieu, et écrivez « Dieu » le premier. Car à Dieu ne plaise que Dieu marche devant de pareils vauriens ! Camarades, il est déjà prouvé que vous ne valez guère mieux que des fripons, et l'on en sera bientôt au point de le croire. Que répondez-vous pour votre défense ?

CONRAD

Diantre ! monsieur, nous disons que non.

DOGBERRY

Voilà un compère étonnamment spirituel, je vous l'assure. – Mais je vais user de détour avec lui. Vous, coquin, venez ici : un mot à l'oreille. Monsieur, je vous dis qu'on vous croit tous deux des fripons.

BORACHIO

Monsieur, je vous dis que nous ne sommes point ce que vous dites.

DOGBERRY

Allons, tenez-vous à l'écart. Devant Dieu ! ils n'ont qu'une réponse pour deux. Avez-vous mis en écrit « qu'ils n'en sont point » ?

LE SACRISTAIN

Messire constable, vous ne prenez pas la bonne manière pour les examiner. Vous devriez faire appeler les gardiens qui les accusent.

DOGBERRY

Oui, sans doute, c'est la voie la plus courte ; qu'on fasse comparaître la garde. (On fait venir la garde.) Mes maîtres, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER GARDIEN

Cet homme a dit que don Juan, le frère du prince, était un scélérat.

DOGBERRY

Écrivez « le prince don Juan un scélérat » ; ce n'est ni plus ni moins qu'un parjure d'appeler le frère d'un prince un scélérat !

BORACHIO

Monsieur le constable…

DOGBERRY

Je vous prie, camarade, silence. Votre regard me déplaît, je vous le déclare.

LE SACRISTAIN, au gardien.

Que lui avez-vous entendu dire de plus ?

SECOND GARDIEN

Ma foi ! qu'il a reçu de don Juan mille ducats pour accuser faussement la signora Héro.

DOGBERRY

Ceci est un vol avec effraction, si jamais il s'en est commis.

VERGES

Oui, par la messe ! c'en est un.

LE SACRISTAIN

Quoi de plus, l'ami ?

PREMIER GARDIEN

Et que le comte Claudio avait résolu, d'après ses propos, de faire affront à Héro devant toute l'assemblée, et de ne pas l'épouser.

DOGBERRY

Ô scélérat, tu seras condamné pour ce fait *à la rédemption* éternelle.

LE SACRISTAIN

Et quoi encore ?

SECOND GARDIEN

C'est tout.

LE SACRISTAIN

C'en est plus, messieurs, que vous n'en pouvez nier. Le prince don Juan s'est secrètement évadé ce matin ; c'est ainsi qu'Héro a été accusée et refusée ; et elle en est tout à coup morte de douleur. Monsieur le constable, faites lier ces hommes et qu'on les conduise devant Léonato. Je vais les précéder et lui montrer leur interrogatoire.

(Il sort.)

DOGBERRY

Allons aux opinions sur leur sort.

VERGES

Qu'on les enchaîne.

CONRAD

Retire-toi, faquin !

DOGBERRY

Ô Dieu de ma vie, où est le sacristain ? Qu'il écrive que l'*officier du prince est un faquin*. Impudent valet ! Allons ; garrottez-les.

CONRAD

Arrière ! tu n'es qu'un âne, tu n'es qu'un âne.

DOGBERRY

Ne *suspectez-vous* pas ma place, ne *suspectez-vous* pas mon âge ? Oh ! que n'est-il ici pour écrire que *je suis un âne* ! Mais, compagnons, souvenez-vous-en que *je suis un âne*. Quoique cela ne soit point écrit, n'oubliez pas que *je suis un âne*. Toi, méchant, tu es plein de *piété*, comme on le prouvera par bon témoignage. Je suis un homme sage, et qui plus est, un constable, et qui plus est encore, un bourgeois établi, et qui plus est, un homme aussi bien en chair que qui que ce soit à Messine ; un homme qui connaît la loi, va ; un homme qui est riche assez, entends-tu, et qui a souffert des pertes, et qui a deux robes et tout ce qui s'ensuit à l'avenant. Emmenez, emmenez-le. Oh ! que n'a-t-on écrit que *j'étais un âne* !

(Ils sortent.)

Acte cinquième

Scène I

Devant la maison de Léonato.
Entrent Léonato et Antonio.

ANTONIO

Si vous continuez, vous vous tuerez, et il n'est pas sage de servir ainsi le chagrin contre vous-même.

LÉONATO

De grâce, cessez vos conseils, qui tombent dans mon oreille avec aussi peu de fruit que l'eau dans un crible. Ne me donnez plus d'avis, je ne veux écouter d'autre consolateur qu'un homme dont les malheurs égalent les miens. Amenez-moi un père qui ait autant aimé son enfant, et dont la joie qu'il goûtait en elle ait été anéantie comme la mienne, et dites-lui de me parler de patience. Mesurez la profondeur et l'étendue de sa douleur sur la mienne. Que ses regrets répondent à mes regrets, et que sa douleur soit en tout semblable à la mienne, trait pour trait dans la même forme et dans tous les rapports. Si un tel père veut sourire et se caresser la barbe en s'écriant, « chagrin, loin de moi ! » et faire « hum ! » lorsqu'il devrait gémir ; raccommoder son affliction par des adages, et enivrer son infortune avec des buveurs nocturnes ; amenez-le moi, et j'apprendrai de lui la patience : mais il n'y a point d'homme semblable. Les hommes, mon frère, peuvent bien donner des conseils et des consolations à la douleur qu'ils ne ressentent point eux-mêmes ; mais une fois qu'ils l'ont goûtée, ceux qui prétendaient fournir un remède de maximes à la rage, enchaîner le délire forcené avec un réseau de soie, charmer les mots par les sons, et l'agonie avec des paroles, sont les premiers à changer leurs conseils en fureur. Non, non, c'est le métier de tous les hommes de parler de patience à ceux qui se tordent sous le poids de la douleur : mais il n'est pas au pouvoir de la vertu de l'homme de conserver tant de morale, lorsqu'il supporte lui-même la même souffrance. Ne me donnez donc point de conseils ; mes maux crient plus haut que vos maximes.

ANTONIO

Il s'ensuit que les hommes ne diffèrent en rien des enfants.

LÉONATO

Je t'en prie, tais-toi ; je suis de chair et de sang. Il n'y a jamais eu de philosophe qui pût endurer le mal de dents avec patience ; cependant ils ont écrit dans le style des dieux et nargué le sort et la douleur.

ANTONIO

Du moins ne tournez pas contre vous seul tout le chagrin ; faites souffrir aussi ceux qui vous offensent.

LÉONATO

En ceci vous parlez raison ; oui, je le ferai. Mon âme me dit qu'Héro est calomniée ; Claudio l'apprendra, le prince aussi, et tous ceux qui la déshonorent.

(Don Pèdre et Claudio entrent.)

ANTONIO

Voici le prince et Claudio qui s'avancent à grands pas.

DON PÈDRE

Bonsoir, bonsoir !

CLAUDIO

Salut à vous deux.

LÉONATO

Seigneurs, écoutez-moi…

DON PÈDRE

Léonato, nous sommes un peu pressés.

LÉONATO

Un peu pressés, seigneurs ? – Soit, adieu. Seigneurs, vous êtes donc pressés maintenant ? Soit ; peu importe !

DON PÈDRE

Ne vous fâchez point contre nous, bon vieillard.

ANTONIO

S'il pouvait, se fâchant, se faire justice à lui-même, quelques-uns de nous mordraient la poussière.

CLAUDIO

Qui donc l'offense ?

LÉONATO

Toi, toi, tu m’offenses, toi, homme dissimulé. Va, ne porte point la main à ton épée ; je ne te crains pas.

CLAUDIO

Sur ma parole, je maudirais ma main, si elle donnait un pareil sujet de crainte à votre vieillesse. En vérité, ma main ne voulait rien à mon épée.

LÉONATO

Fi donc ! fi donc ! Jeune homme, ne te moque pas et ne plaisante pas de moi ! Je ne parle pas en radoteur ou en fou ; et je ne me couvre point du privilège de l’âge, pour me vanter des exploits que j’ai faits étant jeune, ou de ceux que je ferais, si je n’étais pas vieux. Retiens, Claudio, ce que je te dis en face ; tu as si cruellement outragé mon innocente fille et moi, que je suis forcé de déposer ma gravité et d’en venir, sous ces cheveux blancs et brisé par de longs jours, à te demander la satisfaction qu’un homme doit à un autre. Je te dis que tu as calomnié ma fille innocente, que ta calomnie lui a percé le cœur, et qu’elle est gisante, ensevelie avec ses ancêtres dans une tombe, hélas ! où le déshonneur ne dormit jamais, avant celui dont ta lâche perfidie a souillé ma fille.

CLAUDIO

Ma perfidie !

LÉONATO

Ta perfidie, Claudio ; je dis, la tienne.

DON PÈDRE

Vous ne dites pas vrai, vieillard.

LÉONATO

Seigneur, seigneur, je le prouverai sur son corps s’il ose accepter le défi ; en dépit de son adresse à l’escrime, de son agilité, en dépit de sa robuste jeunesse et de la fleur de son printemps.

CLAUDIO

Retirons-nous ; je ne veux rien avoir à faire avec vous.

LÉONATO

Peux-tu me rebuter ainsi ? Tu as tué mon enfant ; si tu me tues, mon garçon, tu auras tué un homme.

ANTONIO

Il en tuera deux de nous, et qui sont vraiment des hommes. Mais n’importe ; qu’il en tue d’abord un ; qu’il vienne à bout de moi. – Laissez-le me faire

raison. – Allons, suis-moi, mon garçon ; viens, suis-moi. Monsieur le gamin, je parerai vos bottes avec un fouet ; oui, comme je suis gentilhomme, je le ferai.

LÉONATO

Mon frère !…

ANTONIO

Soyez tranquille. Dieu sait que j'aimais ma nièce, et elle est morte, – elle est morte de la calomnie de ces traîtres, qui sont aussi hardis à répondre en face à un homme, que je le suis à prendre un serpent par la langue ; des enfants, des singes, des vantards, des faquins, des poules mouillées.

LÉONATO

Mon frère Antonio !…

ANTONIO

Tenez-vous tranquille. Eh bien, quoi ! – Je les connais bien, vous dis-je, et tout ce qu'ils valent, jusqu'à la dernière drachme. Des enfants tapageurs, impertinents, conduits par la mode, qui mentent, cajolent, raillent, corrompent et calomnient, se mettent au rebours du bon sens, affectent un air terrible, débitent une demi-douzaine de mots menaçants pour dire comment ils frapperaient leurs ennemis s'ils osaient, et voilà tout.

LÉONATO

Mais, Antonio, mon frère… ?

ANTONIO

Allez, cela ne vous regarde pas ; ne vous en mêlez pas ; laissez-moi faire.

DON PÈDRE

Messieurs, nous ne provoquerons point votre colère. – Mon cœur est vraiment affligé de la mort de votre fille. Mais, sur mon honneur, on ne l'a accusée de rien qui ne fût vrai, et dont la preuve ne fût évidente.

LÉONATO

Seigneur, seigneur !

DON PÈDRE

Je ne veux pas vous écouter.

LÉONATO

Non ? – Venez, mon frère ; marchons. – Je veux qu'on m'écoute.

ANTONIO

Et on vous écoutera ; ou il y aura des gens parmi nous qui le payeront cher.

(Léonato et Antonio s'en vont.)
(Entre Bénédick.)

DON PÈDRE

Voyez, voyez. Voici l'homme que nous allions chercher.

CLAUDIO

Eh bien ! seigneur ? Quelles nouvelles ?

BÉNÉDICK, au prince.

Salut, seigneur.

DON PÈDRE

Soyez le bienvenu, Bénédick. Vous êtes presque venu à temps pour séparer des combattants.

CLAUDIO

Nous avons été sur le point d'avoir le nez arraché par deux vieillards qui n'ont plus de dents.

DON PÈDRE

Oui, par Léonato et son frère. Qu'en pensez-vous ? Si nous en étions venus aux mains, je ne sais pas si nous aurions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICK

Il n'y a jamais de vrai courage dans une querelle injuste. Je suis venu vous chercher tous deux.

CLAUDIO

Nous avons été à droite et à gauche pour vous chercher ; car nous sommes atteints d'une profonde mélancolie, et nous serions charmés d'en être délivrés. Voulez-vous employer à cela votre esprit ?

BÉNÉDICK

Mon esprit est dans mon fourreau. Voulez-vous que je le tire ?

DON PÈDRE

Est-ce que vous portez votre esprit à votre côté ?

CLAUDIO

Cela ne s'est jamais vu, quoique bien des gens soient à côté de leur esprit. Je vous dirai de le tirer, comme on le dit aux musiciens : « tirez-le pour nous divertir ».

DON PÈDRE

Aussi vrai que je suis un honnête homme, il pâlit. Êtes-vous malade ou en colère ?

CLAUDIO

Allons, du courage, allons. Quoique le souci ait pu tuer un chat, vous avez assez de cœur pour tuer le souci.

BÉNÉDICK

Comte, je saurai rencontrer votre esprit en champ clos si vous chargez contre moi. – De grâce, choisissez un autre sujet.

CLAUDIO

Allons, donnez-lui une autre lance : la dernière a été rompue.

DON PÈDRE

Par la lumière du jour, il change de couleur de plus en plus. – Je crois, en vérité, qu'il est en colère.

CLAUDIO

S'il est en colère, il sait tourner sa ceinture (Proverbe ; le sens est sans doute : S'il est de mauvaise humeur, qu'il s'occupe à se distraire).

BÉNÉDICK

Pourrai-je vous dire un mot à l'oreille ?

CLAUDIO

Dieu me préserve d'un cartel !

BÉNÉDICK, bas à Claudio.

Vous êtes un lâche traître. Je ne plaisante point. – Je vous le prouverai comme vous voudrez, avec ce que vous voudrez et quand vous voudrez. – Donnez-moi satisfaction, ou je divulguerai votre lâcheté. – Vous avez fait mourir une dame aimable ; mais sa mort retombera lourdement sur vous. Donnez-moi de vos nouvelles.

CLAUDIO, bas à Bénédick.

Soit. Je vous joindrai. (Haut.) Préparez-moi bonne chère.

DON PÈDRE

Quoi ? un festin ? un festin ?

CLAUDIO

Oui, et je l'en remercie. Il m'a invité à découper une tête de veau et un chapon ; si je ne m'en acquitte pas de la manière la plus adroite, dites que mon couteau ne vaut rien. – N'y aura-t-il pas aussi une bécasse ?

BÉNÉDICK

Seigneur, votre esprit trotte bien : il a l'allure aisée.

DON PÈDRE

Je veux vous raconter comment Béatrice faisait l'autre jour l'éloge de votre esprit. Je lui disais que vous étiez un bel esprit. « *Sûrement*, dit-elle, *c'est un beau petit esprit*. – Non pas, lui dis-je, c'est un grand esprit. – *Oh ! oui*, répondit-elle, *un grand gros esprit*. – Ce n'est pas cela, lui dis-je, dites un bon esprit. *Précisément*, dit-elle, *il ne blesse personne*. – Mais, repris-je, le gentilhomme est sage. *Oh ! certainement*, répliqua-t-elle, *un sage gentilhomme*. – Comment ! poursuivis-je, il possède plusieurs langues. – *Je le crois*, dit-elle, *car il me jurait une chose lundi au soir, qu'il désavoua le mardi matin. Voilà une langue double ; voilà deux langues*. » Enfin elle prit à tâche, pendant une heure entière, de défigurer vos qualités personnelles ; et pourtant à la fin elle conclut, en poussant un soupir, *que vous étiez le plus bel homme de l'Italie*.

CLAUDIO

Et là-dessus elle pleura de bon cœur, en disant, qu'elle ne s'en embarrassait guère.

DON PÈDRE

Oui, voilà ce qu'elle dit ; mais cependant, avec tout cela, si elle ne le haïssait pas à mort, elle l'aimerait tendrement. – La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO

Tout, tout, et en outre, *Dieu le vit quand il était caché dans le jardin* (Allusion profane au passage de l'Écriture (*Genèse III*), où il est dit que Dieu vit Adam quand il était caché dans le jardin, en même temps qu'à la conversation entendue par Bénédick).

DON PÈDRE

Mais quand planterons-nous les cornes du buffle sur la tête du sage Bénédick ?

CLAUDIO

Oui ; et quand écrirons-nous au-dessous : « Ici loge Bénédick, l'homme marié ? »

BÉNÉDICK

Adieu, mon garçon. Vous savez mes intentions. Je vous laisse à votre joyeux babil ; vous faites assaut d'épigrammes, comme les matamores font de leurs lames, qui, grâce à Dieu, ne font pas de mal. (À don Pèdre.) Seigneur, je vous rends grâces de vos nombreuses bontés ; votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine. Vous avez, entre vous tous, tué une aimable et innocente personne. Quant à mon seigneur Sans-barbe, nous nous rencontrerons bientôt, et jusque-là, que la paix soit avec lui.

(Bénédick sort.)

DON PÈDRE

Il parle sérieusement.

CLAUDIO

Très sérieusement ; et cela, je vous garantis, pour l'amour de Béatrice.

DON PÈDRE

Et vous a-t-il défié ?

CLAUDIO

Le plus sincèrement du monde.

DON PÈDRE

Quelle jolie chose qu'un homme, lorsqu'il sort avec son pourpoint et son haut-de-chausses, et laisse en route son bon sens !

(Entrent Dogberry, Verges, avec Conrad et Borachio conduits par la garde.)

CLAUDIO

C'est alors un géant devant un singe ; mais aussi un singe est un docteur près d'un tel homme.

DON PÈDRE

Arrêtez ! laissons-le. – Réveille-toi, mon cœur, et sois sérieux. Ne nous a-t-il pas dit que mon frère s'était enfui ?

DOGBERRY

Allons, venez çà, monsieur. Si la justice ne vient pas à bout de vous réduire, elle n'aura plus jamais de raisons à peser dans sa balance ; oui, et comme vous êtes un hypocrite fieffé, il faut veiller sur vous.

DON PÈDRE

Que vois-je ? Deux hommes de mon frère, garrottés ! Et Borachio en est un !

CLAUDIO

Faites-vous instruire, seigneur, de la nature de leur faute.

DON PÈDRE

Constable, quelle faute ont commise ces deux hommes ?

DOGBERRY

Vraiment, ils ont commis un faux rapport ; de plus, ils ont dit des mensonges ; en second lieu, ce sont des calomniateurs ; et pour sixième et dernier délit, ils ont noirci la réputation d'une dame ; troisièmement, ils ont déclaré des choses injustes ; et pour conclure, ce sont de fieffés menteurs.

DON PÈDRE

D’abord, je vous demande ce qu’ils ont fait ; troisièmement, je vous demande quelle est leur offense ; en sixième et dernier lieu, pourquoi ils sont prisonniers, et pour conclusion, ce dont vous les accusez.

CLAUDIO

Fort bien raisonné, seigneur ! et suivant sa propre division ; sur ma conscience, voilà une question bien retournée.

DON PÈDRE

Messieurs, qui avez-vous offensé, pour être ainsi garrottés et tenus d’en répondre ? Ce savant constable est trop fin pour qu’on le comprenne, quel est votre délit ?

BORACHIO

Noble prince, ne permettez pas qu’on me conduise plus loin pour subir mon interrogatoire ; entendez-moi vous-même ; et qu’ensuite le comte me tue. J’ai abusé vos yeux, et ce que n’a pu découvrir votre prudence, ces imbéciles l’ont relevé à la lumière. Ce sont eux qui, dans l’ombre de la nuit, m’ont entendu avouer à cet homme, comment don Juan, votre frère, m’avait engagé à calomnier la signora Héro ; comment vous aviez été conduits dans le verger, et m’aviez vu faire ma cour à Marguerite, vêtue des habits d’Héro ; enfin comment vous l’aviez déshonorée au moment où vous deviez l’épouser. Ils ont fait un rapport de toute ma trahison ; et j’aime mieux le sceller par ma mort que d’en répéter les détails à ma honte. La dame est morte sur la fausse accusation tramée par moi et par mon maître ; et bref, je ne demande autre chose que le salaire dû à un misérable.

DON PÈDRE

Chacune de ces paroles ne court-elle pas dans votre sang comme de l’acier ?

CLAUDIO

J’avalais du poison pendant qu’il les proférait.

DON PÈDRE, à Borachio.

Mais est-ce mon frère qui t’a incité à ceci ?

BORACHIO

Oui, seigneur ; et il m’a richement payé pour l’accomplir.

DON PÈDRE

C’est un composé de trahison et de perfidie ! – Et il s’est enfui après cette scélératesse !

CLAUDIO

Douce Héro ! Ton image revient se présenter à moi, sous les traits célestes qui me l'avaient fait aimer d'abord !

DOGBERRY, à la garde.

Allons, ramenez les plaignants ; notre sacristain, à l'heure qu'il est, a *réformé* le seigneur Léonato de l'affaire. – Et, n'oubliez pas, camarades, de faire mention, en temps et lieu, que je *suis un âne*.

VERGES

Voyez, voici venir le seigneur Léonato, et le sacristain aussi.

(Léonato revient avec Antonio et le sacristain.)

LÉONATO

Quel est le misérable ? Faites-moi voir ses yeux, afin que, lorsque j'apercevrai un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter ; lequel est-ce d'entre eux ?

BORACHIO

Si vous voulez connaître l'auteur de vos maux, regardez-moi.

LÉONATO

Es-tu le vil esclave dont le souffle a tué mon innocente enfant ?

BORACHIO

Oui ; c'est moi seul.

LÉONATO

Seul ? Non, non, misérable, tu te calomnies toi-même. Voilà un couple d'illustres personnages (le troisième s'est enfui) qui y ont mis la main. Je vous rends grâces, princes, de la mort de ma fille. Inscrivez-la parmi vos nobles et beaux exploits. Si vous voulez y réfléchir, c'est une glorieuse action.

CLAUDIO

Je ne sais comment implorer votre patience ; cependant il faut que je parle. Choisissez vous-même votre vengeance ; imposez-moi la pénitence que vous pourrez inventer pour punir mon crime ; et cependant je n'ai péché que par méprise.

DON PÈDRE

Et moi de même, sur mon âme ; et cependant, pour donner satisfaction à ce digne vieillard, je me courberais sous n'importe quel poids pesant qu'il voudrait m'imposer.

LÉONATO

Je ne puis vous ordonner de commander à ma fille de vivre ; cela est impossible. Mais je vous prie tous deux de proclamer ici, devant tout le peuple de Messine, qu'elle est morte innocente ; et si votre amour peut trouver quelques vers touchants, suspendez-les en épitaphe, sur sa tombe et chantez-les sur ses restes. Chantez-les ce soir. – Demain matin, rendez-vous à ma maison, et puisque vous ne pouvez pas être mon gendre, devenez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque trait pour trait le portrait de ma fille qui est morte, et elle est l'unique héritière de nous deux ; donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine ; là expire ma vengeance.

CLAUDIO

Ô noble seigneur, votre excès de bonté m'arrache des larmes. J'embrasse votre offre, et désormais disposez du pauvre Claudio.

LÉONATO

Ainsi, demain matin je vous attendrai chez moi ; je prends ce soir congé de vous. – Ce misérable sera confronté avec Marguerite qui, je le crois, est complice de cette mauvaise action, et gagnée par votre frère.

BORACHIO

Non, sur mon âme, elle n'y eut aucune part ; et elle ne savait pas ce qu'elle faisait, lorsqu'elle me parlait : au contraire, elle a toujours été juste et vertueuse dans tout ce que j'ai connu d'elle.

DOGBERRY

En outre, seigneur (ce qui, en vérité, n'a pas été mis en blanc et en noir), ce plaignant que voilà, le criminel, m'a appelé « âne ». Je vous en conjure, souvenez-vous-en dans sa punition ; et encore la garde les a entendus parler d'un certain La Mode : ils disent qu'il porte une clef à son oreille, avec une boucle de cheveux qui y est suspendue, et qu'il emprunte de l'argent au nom de Dieu ; ce qu'il a fait si souvent et depuis si longtemps, sans jamais le rendre, qu'aujourd'hui les hommes ont le cœur endurci, et ne veulent rien prêter pour l'amour de Dieu : je vous en prie, examinez-le sur ce chef.

LÉONATO

Je te remercie de tes peines et de tes bons offices.

DOGBERRY

Votre Seigneurie parle comme un jeune homme bien reconnaissant et bien vénérable ; et je rends grâces à Dieu pour vous.

LÉONATO

Voilà pour tes peines.

DOGBERRY

Dieu garde la fondation !

LÉONATO

Va, je te décharge de ton prisonnier, et je te remercie.

DOGBERRY

Je laisse un franc vaurien entre les mains de votre Seigneurie, et je conjure votre Seigneurie de le bien châtier vous-même pour l'exemple des autres. Dieu conserve votre Seigneurie ! Je fais des vœux pour le bonheur de votre Seigneurie : Dieu vous rende la santé. – Je vous donne humblement la liberté de vous en aller ; et si l'on peut vous souhaiter une heureuse rencontre, Dieu nous en préserve ! (À Verges.) Allons-nous-en, voisin.

(Dogberry et Verges sortent.)

LÉONATO

Adieu, seigneurs ; jusqu'à demain matin.

ANTONIO

Adieu, seigneurs, nous vous attendons demain matin.

DON PÈDRE

Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO

Cette nuit je pleurerai Héro.

LÉONATO, à la garde.

Emmenez ces hommes avec nous : nous voulons causer avec Marguerite, et savoir comment est venue sa connaissance avec ce mauvais sujet.

Scène II

Le jardin de Léonato.
Bénédick et Marguerite se rencontrent et s'abordent.

BÉNÉDICK

Ah ! je vous en prie, chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE

Voyons, voulez-vous me composer un sonnet à la louange de ma beauté ?

BÉNÉDICK

Oui, et en style si pompeux, que nul homme vivant n'en approchera jamais ; car, dans l'honnête vérité, vous le méritez bien.

MARGUERITE

Aucun homme n'approchera de moi ? Quoi donc ! resterai-je toujours en bas de l'escalier ?

BÉNÉDICK

Votre esprit est aussi vif qu'un lévrier : il atteint d'un saut sa proie.

MARGUERITE

Et le vôtre émoussé comme un fleuret d'escrime, qui touche mais ne blesse pas.

BÉNÉDICK

C'est l'esprit d'un homme de cœur, Marguerite, qui ne voudrait pas blesser une femme. – Je vous prie, appelez Béatrice, je vous rends les armes, et jette mon bouclier à vos pieds (On connaît l'expression latine *clypeum abjicere*, pour *rendre les armes*).

MARGUERITE

C'est votre épée qu'il faut nous rendre : nous avons les bouchers à nous.

BÉNÉDICK

Si vous vous en servez, Marguerite, il vous faut mettre la pointe dans l'étau ; les épées sont des armes dangereuses pour les filles.

MARGUERITE

Allons, je vais vous appeler Béatrice, qui, je crois, a des jambes.

BÉNÉDICK

Et qui par conséquent viendra.

(Marguerite sort.)

(Il chante.)

Le dieu d'amour
Qui est assis là-haut,
Me connaît, me connaît
Il sait combien je mérite…

Comme chanteur, veux-je dire ; mais comme amant ? Léandre, le bon nageur ; Troïlus, qui employa le premier Pandare ; et un volume entier de ces marchands de tapis dont les noms coulent encore avec tant de douceur sur la ligne unie d'un vers blanc, non, jamais aucun d'eux ne fut si absolument bouleversé par l'amour, que l'est aujourd'hui mon pauvre individu. Diantre ! je ne saurai le prouver en vers : j'ai essayé ; mais je ne peux trouver d'autre rime à *tendron* que *poupon* : rime innocente ! À *mariage*, *cocuage* ; rime sinistre, *école*, *folle*, rime bavarde. Toutes ces rimes sont de mauvais présage : non, je ne suis point né sous une étoile poétique, et je ne puis faire ma cour en termes pompeux.

(Entre Béatrice.)

BÉNÉDICK

Chère Béatrice, vous voulez donc bien venir quand je vous appelle ?

BÉATRICE

Oui, seigneur, et vous quitter dès que vous me l'ordonnerez.

BÉNÉDICK

Oh ! restez seulement avec moi jusqu'alors.

BÉATRICE

Alors est dit : adieu donc. – Et pourtant, avant de m'en aller que j'emporte ce pourquoi je suis venue, c'est de savoir ce qui s'est passé entre vous et Claudio.

BÉNÉDICK

Seulement des paroles aigres ; et là-dessus je veux vous donner un baiser.

BÉATRICE

Des paroles aigres, ce n'est qu'un souffle aigre, et un souffle aigre n'est qu'une haleine aigre, une haleine aigre est dégoûtante ; je m'en irai sans votre baiser.

BÉNÉDICK

Vous avez détourné le mot de son sens naturel, tant votre esprit est effrayant ! Mais, pour vous dire les choses sans détour, Claudio a reçu mon défi ; et, ou j'apprendrai bientôt de ses nouvelles, ou je le dénonce pour un lâche. – Et vous, maintenant, dites-moi, je vous prie, à votre tour, laquelle de mes mauvaises qualités vous a rendue amoureuse de moi ?

BÉATRICE

Toutes ensemble qui constituent un état de mal si politique qu'il n'est pas possible à une seule vertu de s'y glisser. – Mais vous, quelle est de mes bonnes qualités celle qui vous a fait endurer l'amour pour moi ?

BÉNÉDICK

Endurer l'amour : bonne épithète ! Oui, en effet, j'endure l'amour, car je vous aime malgré moi.

BÉATRICE

En dépit de votre cœur, je le crois aisément. Hélas ! le pauvre cœur ! si vous lui faites de la peine pour l'amour de moi, je lui ferai de la peine pour l'amour de vous, car jamais je n'aimerai ce que hait mon ami.

BÉNÉDICK

Vous et moi, nous avons trop de bon sens pour nous faire l'amour tranquillement.

BÉATRICE

Cet aveu n'en est pas la preuve : il n'y a pas un homme sage sur vingt qui se loue lui-même.

BÉNÉDICK

Vieille coutume, vieille coutume, Béatrice ; bonne dans le temps des bons vieillards. Mais dans ce siècle, si un homme n'a pas le soin d'élever lui-même sa tombe avant de mourir, il ne vivra pas dans son monument plus longtemps que ne dureront le son de la cloche funèbre et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE

Et combien croyez-vous qu'elles durent ?

BÉNÉDICK

Quelle question ! Eh ! mais, une heure de cris et un quart d'heure de pleurs : en conséquence, il est fort à propos pour le sage, si don Ver (*Don worm*, le ver du remords) (sa conscience) n'y trouve pas d'empêchement contraire,

d'être le trompette de ses propres vertus, comme je le suis pour moi-même : en voilà assez sur l'article de mon panégyrique, à moi, qui me rendrai témoignage que j'en suis digne. – À présent, dites-moi, comment va votre cousine ?

BÉATRICE

Fort mal.

BÉNÉDICK

Et vous-même ?

BÉATRICE

Fort mal aussi.

BÉNÉDICK

Servez Dieu, aimez-moi, et, corrigez-vous. Je vais vous quitter là-dessus, car voici quelqu'un de fort pressé qui accourt.

(Entre Ursule.)

URSULE

Madame, il faut venir auprès de votre oncle : il y a bien du tumulte au logis, vraiment. Il est prouvé que ma maîtresse Héro a été faussement accusée ; que le prince et Claudio ont été grossièrement trompés, et que c'est don Juan qui est l'auteur de tout ; il s'est enfui ; il est parti : voulez-vous venir sur-le-champ ?

BÉATRICE

Voulez-vous, seigneur, venir entendre ces nouvelles ?

BÉNÉDICK

Je veux vivre dans votre cœur, mourir sur vos genoux, être enseveli dans vos yeux ; et en outre je veux aller avec vous chez votre oncle.

(Ils sortent.)

Scène III

L'intérieur d'une église.
Don Pèdre, Claudio, précédés de musiciens et de flambeaux.

CLAUDIO

Est-ce là le monument de Léonato ?

UN SERVITEUR

Oui, seigneur.

CLAUDIO lisant l'épitaphe.

Victime de langues calomnieuses
Héro mourut, et gît ici.
La mort, pour réparer son injure,
Lui donne un renom qui ne mourra jamais.
Celle qui mourut avec honte
Vit, dans la mort, d'une gloire pure.

(Il fixe l'épitaphe.)

Et toi que je suspends sur son tombeau, parle encore à sa louange quand ma voix sera muette. – Vous, musiciens, commencez et chantez votre hymne solennel.

(Il chante.)

Pardonne, ô déesse de la nuit,
À ceux qui ont tué ta jeune vierge (*Virgin knight*, chevalière vierge, selon Johnson, signifie pupille, élève, favorite ; selon Steevens, dans les siècles de la chevalerie, une chevalière vierge était celle qui n'avait pas encore eu d'*aventures*)
C'est pour expier leur erreur,
Qu'ils viennent avec des hymnes de douleur,
Autour de sa tombe.
Ô nuit, seconde nos gémissements !
Aide-nous à soupirer et à gémir,
Profondément ! profondément !
Tombeaux, ouvrez-vous, rendez vos morts,
Jusqu'à ce que sa mort soit pleurée,
Tristement, tristement.

CLAUDIO

Maintenant, bonne nuit à tes os ! Tous les ans je viendrai te rendre tribut.

DON PÈDRE

Adieu, messieurs. Éteignez vos flambeaux ; les loups ont dévoré leur proie ; et voyez, la douce Aurore, précédant le char du Soleil, parsème de taches grisâtres l'Orient assoupi. Recevez tous nos remerciements, et laissez-nous : adieu.

CLAUDIO

Adieu, mes amis : et que chacun reprenne son chemin.

DON PÈDRE

Sortons de ces lieux : allons revêtir d'autres habits, et aussitôt nous nous rendrons chez Léonato.

CLAUDIO

Que l'hymen qui se prépare ait pour nous une issue plus heureuse que celui qui vient de nous obliger à ce tribut de douleur !

(Ils sortent tous.)

Scène IV

Appartement dans la maison de Léonato.
Léonato, Bénédick, Marguerite,
Ursule, Antonio, le moine et Héro.

LE MOINE

Ne vous l'avais-je pas dit, qu'elle était innocente ?

LÉONATO

Le prince et Claudio le sont aussi : ils ne l'ont accusée que déçus par l'erreur que vous avez entendu raconter. Mais Marguerite est un peu coupable dans ceci, quoique involontairement, comme il le paraît par l'examen approfondi de cette affaire.

ANTONIO

Allons, je suis bien aise que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDICK

Et moi aussi, étant autrement engagé par ma parole à forcer le jeune Claudio à me faire raison là-dessus.

LÉONATO

Allons, ma fille, retirez-vous avec vos femmes dans une chambre écartée ; et lorsque je vous enverrai chercher, venez ici masquée. Le prince et Claudio m'ont promis de venir me voir, à cette heure même. (À Antonio.) Vous savez votre rôle, mon frère. Il faut que vous serviez de père à la fille de votre frère, et que vous la donniez au jeune Claudio.

(Héro sort suivie de ses femmes.)

ANTONIO

Je le ferai, d'un visage assuré.

BÉNÉDICK

Mon père, je crois que j'aurai besoin d'implorer votre ministère.

LE MOINE

Pour quel service, seigneur ?

BÉNÉDICK

Pour m'enchaîner ou me perdre, l'un ou l'autre. – Seigneur Léonato, c'est la vérité, digne seigneur, que votre nièce me regarde d'un œil favorable.

LÉONATO

C’est ma fille qui lui a prêté ces yeux-là, rien n’est plus vrai.

BÉNÉDICK

Et moi, en retour, je la vois des yeux de l’amour.

LÉONATO

Vous tenez, je crois, ces yeux de moi, de Claudio et du prince : mais quelle est votre volonté ?

BÉNÉDICK

Votre réponse, seigneur, est énigmatique ; mais pour ma volonté, – ma volonté est que votre bonne volonté daigne s’accorder avec la nôtre, – pour nous unir aujourd’hui dans le saint état du mariage… Voilà pourquoi, bon religieux, je réclame votre secours.

LÉONATO

Mon cœur est d’accord avec votre désir.

LE MOINE

Et je suis prêt à vous accorder mon secours. – Voici le prince et Claudio.

(Entrent don Pèdre et Claudio avec leur suite.)

DON PÈDRE

Salut à cette belle assemblée !

LÉONATO

Salut, prince ; salut, Claudio. Nous vous attendons ici. (À Claudio.) Êtes-vous toujours déterminé à épouser aujourd’hui la fille de mon frère ?

CLAUDIO

Je persévère dans mon engagement, fût-elle une Éthiopienne.

LÉONATO, à son frère.

Appelez-la, mon frère : voici le religieux tout prêt.

(Antonio sort.)

DON PÈDRE

Ah ! bonjour, Bénédick. Quoi ! qu’y a-t-il donc pour que vous ayez aussi un visage du mois de février si glacé, si nébuleux, si sombre ?

CLAUDIO

Je crois qu’il rêve au buffle sauvage. Allons, rassurez-vous, mon garçon, nous dorerons vos cornes, et toute l’Europe sera enchantée de vous voir,

comme jadis Europe fut enchantée du puissant Jupiter, quand il voulut faire en amour le rôle du noble animal.

BÉNÉDICK

Le taureau Jupiter, comte, avait un mugissement agréable ; apparemment que quelque taureau étranger de cette espèce fit sa cour à la vache de votre père, et que de cette belle union il sortit un jeune veau qui vous ressemblait beaucoup, car vous avez précisément son mugissement.

(Antonio rentre avec les dames masquées.)

CLAUDIO

Je suis votre débiteur. – Mais voici d'autres comptes à régler. – Quelle est la dame dont je dois prendre possession ?

ANTONIO

La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO

Eh bien ! alors elle est à moi. – Ma belle, laissez-moi voir votre visage.

LÉONATO

Non, vous ne la verrez point que vous n'ayez accepté sa main en présence de ce religieux, et juré de l'épouser.

CLAUDIO

Donnez-moi votre main devant ce saint moine. Je suis votre époux, si vous voulez bien de moi.

HÉRO, ôtant son masque.

Lorsque je vivais, je fus votre épouse ; et lorsque vous m'aimiez, vous fûtes mon autre époux.

CLAUDIO

Une autre Héro !

HÉRO

Rien n'est plus vrai. Une Héro mourut déshonorée ; mais je vis, et aussi sûr que je vis, je suis vierge.

DON PÈDRE

Quoi, l'ancienne Héro ! Héro qui est morte !

LÉONATO

Elle mourut, seigneur, mais tant que vécut son déshonneur.

LE MOINE

Je puis dissiper tout votre étonnement. Lorsque la sainte cérémonie sera finie, je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro : en attendant, familiarisez-vous avec votre surprise, et allons de ce pas à la chapelle.

BÉNÉDICK

Doucement, doucement, religieux. – Laquelle est Béatrice ?

BÉATRICE

Je réponds à ce nom. Que désirez-vous ?

BÉNÉDICK

Ne m'aimez-vous pas ?

BÉATRICE

Moi ! non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICK

En ce cas, votre oncle, et le prince et Claudio ont été bien trompés : ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE

Et vous, est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉNÉDICK

En vérité, non ; pas plus que de raison.

BÉATRICE

En ce cas, ma cousine, Marguerite et Ursule se sont bien trompées : car elles ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDICK

Ils ont juré que vous étiez presque malade d'amour pour moi.

BÉATRICE

Elles ont juré que vous étiez presque mort d'amour pour moi.

BÉNÉDICK

Il ne s'agit pas de cela. – Ainsi, vous ne m'aimez donc pas ?

BÉATRICE

Non vraiment ; seulement je voudrais récompenser l'amitié.

LÉONATO

Allons, ma nièce ; je suis sûr, moi, que vous aimez ce gentilhomme.

CLAUDIO

Et moi, je ferai serment qu'il est amoureux d'elle : car voici un écrit tracé de sa main, un sonnet imparfait sorti de son propre cerveau, et qui s'adresse à Béatrice.

HÉRO

Et en voici un autre, écrit de la main de ma cousine, que j'ai volé dans sa poche et qui renferme l'expression de sa tendresse pour Bénédick.

BÉNÉDICK

Miracle ! Voici nos mains qui déposent contre nos cœurs ! – Allons, je veux bien de vous : mais, par cette lumière, je ne vous prends que par pitié.

BÉATRICE

Je ne veux pas vous refuser. – Mais, j'en atteste ce beau jour, je ne cède que vaincue par les importunités ; et aussi pour vous sauver la vie : car on m'a dit que vous étiez en consomption.

BÉNÉDICK

Silence : je veux vous fermer la bouche.

(Il lui donne un baiser.)

DON PÈDRE

Eh bien ! comment te portes-tu, Bénédick, l'homme marié ?

BÉNÉDICK

Je suis bien aise de vous le dire, prince : un collège entier de beaux esprits ne me ferait pas changer d'idées par ses railleries. Pensez-vous que je m'embarrasse beaucoup d'une satire ou d'une épigramme ? Non ; si un homme se laisse battre par des bons mots (*Brain*, cerveau et esprit, saillie, bon mot), il n'aura rien de beau sur lui. Bref, puisque j'ai tentation de me marier, je ne fais plus aucun cas de tout ce que le monde voudra en dire : ainsi ne me raillez jamais de tout ce que j'ai pu dire contre le mariage, car l'homme est un être changeant, et c'est là ma conclusion. – Quant à vous, Claudio, je m'attendais à vous rosser : mais en considération de ce que vous avez bien l'air de devenir mon parent, vivez sans blessure ; et aimez ma cousine.

CLAUDIO

J'espérais que vous auriez refusé Béatrice ; et que j'aurais pu vous faire finir sous le bâton votre existence solitaire, pour vous apprendre à être un homme à deux faces ; ce que vous serez, sans contredit, si ma cousine ne veille pas sur vous de bien près.

BÉNÉDICK

Allons, allons, nous sommes amis. – Un tour de danse avant d'être mariés, afin que nous puissions alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO

La danse viendra après.

BÉNÉDICK

Nous commencerons par là, sur ma parole. – Allons, musique, jouez. – Prince, vous êtes mélancolique : prenez-moi une femme. Il n'est point de bâton plus vénérable que celui dont la pomme est garnie de corne.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER

Seigneur, votre frère don Juan a été pris dans sa fuite, et une escorte de gens armés l'a ramené à Messine.

BÉNÉDICK

Ne songez pas à lui jusqu'à demain : je vous donnerai l'idée d'une bonne punition pour lui. – Allons, flûtes, partez.

(On danse, ensuite tous sortent.)

vousnousils.fr

L'EMAG DE L'ÉDUCATION

dédié aux enseignants
et à toute la communauté éducative.

Avec le soutien de :

casden
BANQUE POPULAIRE

© CAPITIM-LIGARAN 2023